LÉOPOLD COUROUBLE

Le petit Poels

MŒURS BRUXELLOISES

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, RUE DES PAROISSIENS, 31
—
1913

I 34

·EX LIBRIS·
WITHOUD
WEEKHOUD
EIKHOUD
EEKHOUD

ML
A
1303

Le petit Poels

DU MÊME AUTEUR :

Contes et Souvenirs. (Epuisé).

Atlantique Idylle. (Epuisé).

Notre Langue, édition nouvelle, revue et augmentée.

Mes Pandectes, avec une préface d'*Edmond Picard*.

En plein Soleil. (Epuisé).

Profils blancs et Frimousses noires, impressions congolaises. Nouvelle édition avec 9 gravures.

Images d'Outre-Mer (Atlantique Idylle — Carnet de voyage), avec 7 gravures.

La Maison Espagnole, 2e édition.

La Famille Kaekebroeck, mœurs bruxelloises :

I. La Famille Kaekebroeck, 12e édition.
II. Pauline Platbrood, 6e édition, avec une préface de *Georges Eekhoud*.
III. Les Noces d'Or, 5e édition.
IV. Les Cadets du Brabant, 3e édition.
V. Le mariage d'Hermance, 4e édition.
VI. Madame Kaekebroeck à Paris, 7e édition.

La ligne des Hespérides, roman.

Contes et récits d'un Bruxellois, illustrés par *Constant Dratz*.

EN PRÉPARATION :

La Maison des Juges.

Les Affaires.

LÉOPOLD COUROUBLE

Le petit Poels

MŒURS BRUXELLOISES

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, RUE DES PAROISSIENS, 31
—
1913
—
Tous droits réservés

JUSTIFICATION DU TIRAGE

A MA FEMME

I

Ce soir là, le petit Poels quitta la Banque à six heures tapant, car c'était la fête de Geneviève, sa sœur cadette, une enfant chétive et mal venue qu'il aimait d'une affection quasi paternelle.

Bien emmitouflé dans son paletot fourré de loutre, la canne plantée dans sa poche, il gagna le centre de la ville où la bise lui parut moins cruelle au milieu du tumulte lumineux des boulevards. Mais le jeune homme n'était pas d'humeur à flâner; bientôt, fatigué de la foule, il se dirigea d'une vive allure vers la place de Ninove où demeuraient ses parents.

Or, comme il se hâtait dans la rue des

Chartreux, il aperçut tout à coup des fleurs exposées à la vitrine du grainetier Vandenhoute. C'étaient des jacinthes de Harlem, d'une espèce monstrueuse, inconnue. Comment ne les avait-il pas remarquées ce matin ? C'est probablement que la gelée de la nuit étamait encore les carreaux de la boutique et l'avait empêché de rien voir. Oui, il se rappelait à présent ; car il ne passait jamais rue des Chartreux sans s'arrêter devant la vitrine de M. Vandenhoute ou lui accorder tout au moins un regard sympathique.

C'était une habitude, une manie d'enfance; tout petit, quand il revenait de l'école de la rue du Boulet sur les épaules du vieux Tist, il commandait au brave homme de stopper devant la vitrine ancienne, formée de douze grands carreaux, et c'était une longue contemplation en face des sachets illustrés de fleurs, des plantes grasses hérissées d'épines, des oignons violacés, bulbes de jacinthes, de

narcisses ou de tulipes germant tout autour de la panse trouée d'un pot de grès ou plantés sur le col d'une élégante carafe. On eût dit que le mystère de la germination émerveillait déjà sa pensée.

Ce goût était si vif qu'il se reflétait jusque dans ses jeux; c'est ainsi que l'enfant composait des parterres avec ses joujoux de Nuremberg, peinturlurait des arbres et des fleurs dans tous ses cahiers. Plusieurs années de suite, il avait demandé en guise de jouet la petite tondeuse de gazon exposée dans le vestibule de M. Vandenhoute avec d'autres instruments de jardinage. Saint Nicolas était toujours demeuré sourd à l'ardente prière du bambin, non par indifférence ou mauvais vouloir, mais pour la très bonne raison que le petit Poels n'avait pas de jardin et partant nulle pelouse à tondre.

Peut-être bien qu'il fût devenu naturaliste si ses parents, dans l'image arriérée qu'ils

avaient gardée du savant, de son aspect risible et de son stupide désintéressement, ne l'eussent détourné d'une science peu monnayable, et dirigé vers la banque. Mais le petit Poels, en dépit de ses fonctions prosaïques, aimait toujours les plantes et les fleurs et souvent, par-dessus les pages de chiffres de ses bilans et comptes de profits et pertes, il rêvait aux Hespérides toutes parfumées des suaves trésors d'un éternel avril.

Aussi, les jacinthes imprévues de M. Vandenhoute lui firent-elles oublier sur le champ le méchant hiver et il se retrouva devant la vitrine, fasciné et ravi comme au temps de sa prime jeunesse.

Il n'y avait là pourtant que deux plantes, mais d'une vigueur de pousse extraordinaire. Entre les roseaux, entrouverts comme les plumes d'un volant, une tige s'élançait, légèrement infléchie sous le poids d'un thyrse aux pétales frisés. Chez la première, la fleur était

blanche, tel le lys des vierges ; quant à l'autre, elle épanouissait une girandole de couleur violette, comme la laine de Sparte. La jaune lumière du gaz n'entamait d'aucune façon la fraîcheur de leur pulpe où scintillaient des paillettes diamantées.

Les bulbes énormes surmontaient le goulot d'un vase de verre au travers duquel on voyait pleurer dans l'eau trouble une chevelure de blanches radicelles ; et il semblait au jeune homme que le parfum de ces fleurs, languide et pénétrant, arrivait jusqu'à lui.

— Parbleu, se dit-il, voilà des jacinthes qui feraient bien plaisir à ma petite Geneviève !

Il n'hésita pas davantage et pénétra dans le magasin.

Aussitôt une sonnette retentit, hargneuse, colérique et qui fut longue à se taire encore que la porte eût été depuis longtemps refermée. Alors le petit Poels aperçut une dame d'un certain âge, assez corpulente, assise dans

une sorte d'isoloir vitré, près de l'étalage. Elle tournait les pages d'un gros registre en tenant contre ses yeux clignotants une paire de lunettes dont les branches recourbées retombaient devant elle. Et le jeune homme reconnut la vieille M^lle^ Angélique Vandenhoute qui lui faisait tant peur quand il était petit.

Elle était si absorbée dans ses comptes qu'elle ne leva seulement pas la tête. Stupéfait d'une telle inconvenance, le petit Poels ôta son chapeau et, s'avançant vers le comptoir :

— Madame, dit-il d'une voix timide, je voudrais acheter les jacinthes qui sont à la vitrine...

Mais la vieille fille se pencha plus attentivement encore sur son grand livre. Le jeune homme essaya une tousserie qui n'émut pas davantage cette comptable d'une application vraiment excessive. Il demeurait perplexe et ne savait que faire, quand il s'avisa de frapper

la glace du bureau avec le pommeau de sa canne. Rien ne fit : Mlle Vandenhoute venait de s'emparer d'un porte-plume et révisait fébrilement un compte, emballée sans doute sur la piste d'une inconcevable erreur.

Le petit Poels n'en revenait pas ; il laissa tomber sa canne, toussa de nouveau avec force. Peine perdue. On ne daignait ni le voir ni l'entendre, non plus que s'il eût été parfaitement invisible et muet.

Malgré toute la bonhomie de son caractère, un peu d'impatience commençait à sourdre en lui :

— Eh bien, se disait-il, voilà une drôle de boutique !

Il voulait en finir. Donc, il se proposa de passer la main par dessus la cloison et d'appuyer sur l'épaule de la caissière un doigt poli. Mais, ayant levé le bras, il le laissa tout de suite retomber tant la figure de Mlle Angélique lui inspira une subite inquiétude. En

effet, deux canines très longues, qui pointaient hors de la bouche et que léchait par instant une épaisse langue bleue, donnaient une expression assez féroce à la physionomie de la vieille fille.

— Diable, pensait le petit Poels qui n'était pas plus brave qu'il n'en avait l'air, il est peut-être imprudent d'agacer le boule-dogue dans sa niche... Retirons-nous, bien vite !

Il pirouettait pour gagner la porte, quand la dame se redressa subitement sur sa chaise, projetant par-dessus la cloison du bureau une figure tout avenante dans sa laideur souriante et cordiale :

— Oh, Monsieur, je vous demande bien pardon, dit-elle d'une voix fortement timbrée, je ne vous avais pas vu rentrer !...

Aussitôt, le petit Poels se rassura et, s'inclinant avec cérémonie :

— Il n'y a pas de quoi, Madame.... J'étais entré en passant pour...

On l'interrompit brusquement :

— Excusez-moi, fit la vieille demoiselle, je suis un peu dure d'oreille..... Mais les petites viennent de suite !

Et, affermissant ses lunettes, elle jeta un regard sur la porte qui ouvrait dans le fond du magasin :

— Voyons, où est-ce qu'elles restent maintenant, ces deux là ?

Quoique le petit Poels fût un être assez bien fourni de patience, il ne pouvait cependant s'empêcher de penser que l'heure s'avançait et qu'il allait rentrer trop tard à la maison.

— Je vais vous dire, reprit M^lle^ Vandenhoute, nous sommes invitées en soirée tout à l'heure...

Puis, avec une familiarité qui s'enhardissait devant l'ahurissement du jeune homme :

— Ça est tout une affaire ! Les petites s'habillent, vous comprenez !

Il comprenait si bien que, cette fois, il se découragea tout à fait :

— Oh alors, laissez seulement ! bredouilla-t-il sans songer qu'on ne l'entendait point. Ça ne presse pas. Je reviendrai un autre jour....

En même temps il saluait et se dirigeait vers la porte.

— Restez seulement, s'écria la vieille demoiselle, il ne faut pas vous en aller ! Les petites viennent dans une minute. Attendez, je vais une fois voir moi-même....

Aussitôt, abandonnant son registre, elle sortit du magasin avec une vivacité qui ne manquait pas de surprendre chez une personne de sa corpulence. On l'entendit crier dans l'escalier :

— Florence ! Rosa ! Descendez de suite, il y a quelqu'un !

Le jeune homme était fort ennuyé et maugréait en dedans. Toutefois, ayant consulté sa montre, il fut tout surpris de constater que

l'heure n'était pas aussi avancée qu'il croyait, et son inquiétude se dissipa.

En attendant, il rabattit son collet de fourrure, enleva ses mouffles pour appliquer ses mains engourdies sur un grand poêle de faïence blanche, placé au milieu de la pièce, et dont le tuyau, après une série de coudes, s'enfonçait dans un angle du plafond.

Alors le petit Poels regarda autour de lui. C'était toujours la même boutique avec ses mêmes casiers étagés contre les murs, sa même galerie suspendue, encombrée d'instruments et d'ustensiles de jardinage, ses mêmes planches en couleur représentant des fleurs, des fruits, des légumes et toute une variété de volatiles de basse cour; elle ne s'était nullement modernisée avec le quartier, et le jeune homme la retrouvait telle qu'autrefois. Il en goûtait du reste l'attrait vieillot ainsi que les jeux d'ombre et de lumière, approuvant grandement le père Vandenhoute de ne pas

l'avoir transformée dans le style du jour.

Mais, la chaleur du poêle commençant à l'incommoder, le petit Poels s'approcha de la vitrine pour contempler les jacinthes de son envie.

Elles lui parurent encore plus belles que du dehors ; aussi se félicitait-il de s'être épargné les angoisses d'un choix impossible en décidant de les acheter toutes deux. Il se baissa pour les respirer longuement et leur odeur étrange, à la fois subtile et écœurante, désagréablement suave, le remplit aussitôt d'un trouble vague, indéfinissable, qu'il savourait avec délices.

Mais personne ne venait. Ces « petites » n'en finiraient donc jamais ! Se pouvait-il qu'elles fussent déjà à ce point coquettes ? Car, quel âge pouvaient-elles avoir ? quatorze et quinze ans, pas davantage. A vrai dire, il les connaissait à peine ; sans doute les avait-il aperçues parfois de l'extérieur, occupées à servir les pra-

tiques, mais elles n'avaient point retenu son attention; tout au plus, gardait-il l'aimable vision de leurs jolis tabliers à bavette qui mettaient une sorte de grâce remuante et enfantine dans le sombre magasin.

Soudain, et comme il exhalait un grand soupir de résignation, la porte du fond s'ouvrit en coup de vent et deux jeunes filles s'élancèrent au comptoir en poussant des exclamations :

— Mon Dieu, Monsieur, Tante nous dit que vous attendez déjà bien dix minutes !

Elles parlaient toutes deux à la fois, entremêlant les raisons et les excuses :

— On n'a pas entendu sonner dans l'escalier, sans ça on aurait tout laissé en plan et on serait vite descendu. Mille pardons, Monsieur, ça n'est pas de notre faute, savez-vous !

Puis, gentiment empressées :

— Et qu'est ce qu'il y a pour votre service ?

Mais l'apparition rayonnante de ces deux grandes filles en toilette de bal avait jeté le

petit Poels dans une stupéfaction si violente qu'il en rougissait jusqu'aux oreilles et ne parvenait plus à articuler un seul mot.

Comment, c'étaient là les petites Vandenhoute, ces belles demoiselles dont les manches de mousseline et le corsage échancré laissaient deviner des bras faits au tour et une gorge déjà ronde qui pouvait dédaigner la supercherie des blouses floues ! Où donc avait-il été chercher qu'elles fussent encore des gamines sans importance dans toute l'aigre disgrâce de l'âge ingrat? Quelle subite clarté ! Elles faisaient, rien qu'avec leurs yeux, de la lumière dans le sombre magasin.

Mais il fallait répondre quelque chose, car les jeunes filles se taisaient à présent, un peu interdites devant cet étrange garçon chez qui leur flot d'excuses ne provoquait aucune protestation réflexe. Il finit par se passer la main sur le front :

— Non, oh non, Mesdemoiselles, bégaya-

t-il, ça ne fait rien. Je ne suis pas si pressé.... Vous êtes bien aimables.... Mais, voyez-vous, la chaleur m'incommode un peu....

— Il ne faut pas vous gêner, s'écrièrent-elles, tirez seulement votre paletot!

— Oh, dit-il en souriant, ça n'en vaut pas la peine.... Je viens....

— Si, si, insista l'une des sœurs, ôtez-le, autrement vous allez vous refroidir en sortant....

— Oui, Florence a raison, repartit Rosa, enlevez votre pelisse; avec ce vilain temps, on a si vite attrapé quelque chose!

Et, soulevant une planchette à charnière qui ménageait une ouverture au milieu du comptoir, elle passa dans le magasin :

— Est ce que je veux vous aider? dit-elle en avançant les bras.

— Non, non, je vous en prie, Mademoiselle, fit le jeune homme en se reculant, je ne souffrirai pas....

Mais il dut le souffrir quand même, d'autant plus que Florence arrivait à la rescousse.

— Laissez, laissez, se défendait-il tout étourdi par l'attouchement de ces belles filles et le doux parfum qui se dégageait de leur robe légère.

Mais, déjà la pelisse était enlevée et déposée avec une longue caresse sur le comptoir :

— Na, dirent-elles, comme ça vous êtes plus à l'aise.

Il poussa un soupir de satisfaction :

— Ma foi, cela va mieux. J'avoue que j'étouffais dans ce paletot!

— Ça je veux croire, convint Rosa en riant, il pèse au moins cent kilos!

— Et puis, déclara Florence, il n'y a tout de même rien de si chaud comme la loutre!

A présent, il se sentait libre comme au sortir d'une guérite et, en retrouvant l'aisance de ses mouvements, il prenait un peu plus d'assurance.

Il s'étonna soudain de ne plus être aussi pressé :

— Mais, ne dirait-on pas que j'en ai pour une heure! Je m'installe ici comme en visite! Rassurez-vous, mesdemoiselles, je suis entré tout simplement pour acheter les jacinthes qui sont à la vitrine. Combien coûtent-elles?

A ces mots, les physionomies des jeunes filles exprimèrent une vive contrariété :

— Ça veut juste réussir, dit Rosa après avoir interrogé sa sœur du regard, ces fleurs ne sont pas pour vendre.

— Oui, ajouta Florence, c'est seulement pour l'étalage. Mais on a les oignons pareils, avec des racines.... Vous voulez une fois voir?

Le jeune homme parut très contrarié à son tour :

— Non, dit-il après un instant de réflexion, ne vous dérangez pas, Mademoiselle.... Du moment que les jacinthes ne sont pas à vendre, c'est inutile.

— Ça pousse si vite, insista Rosa : quand on met les oignons dans une place bien chauffée, ils sont en fleurs au bout de quinze jours !

— Oui, je sais, reprit le petit Poels ; le malheur, c'est qu'il me les aurait fallu tout fleuris aujourd'hui même....

Et après une légère hésitation :

— Voyez-vous, j'ai une petite sœur qui adore les jacinthes. Et précisément, ce soir, c'est sa fête !

A cette confidence, les deux sœurs se regardèrent et, tout de suite, elles se comprirent :

— Oh, s'écria Rosa, si c'est pour Mademoiselle Geneviève, alors vous pouvez les avoir ! Nous vous les donnons de bon cœur, n'est-ce pas, Florence ?

— Oh oui, bien sûr, renchérit la jeune fille, nous serons si contentes de les offrir à Mademoiselle Geneviève ! Et nous lui souhaitons une bonne fête, savez-vous !

Déjà, elles s'étaient précipitées à l'étalage

et revenaient en portant chacune un vase fleuri :

— Les voilà, dirent-elles triomphantes, on va bien les emballer avec de la ouate !

Mais soudain, elles demeurèrent stupéfaites en voyant l'air étrange du jeune homme et ses yeux humectés de larmes.

— Mon Dieu, qu'est ce que vous avez?

Il fut quelque temps avant de surmonter son émotion, puis avec un joli sourire :

— Tenez, dit-il, c'est stupide ! Mais je suis tellement surpris.... Comment, vous connaissez ma petite sœur !

— Mais certainement que l'on vous connaît bien, Monsieur Poels, et depuis longtemps ! Vous passez tous les jours par ici et vous vous arrêtez si souvent devant la vitrine !

— En effet, réprit-il avec un peu d'embarras, j'aime beaucoup les plantes et alors ça m'amuse tant de....

Il venait de comprendre qu'on pouvait s'ar-

rêter devant la vitrine de M. Vandenhoute pour un autre motif que l'amour des graines ; il craignait à présent que les jolies demoiselles ne le soupçonnassent d'être un peu indiscret, curieux tout au moins. Mais il vit tout de suite qu'elles n'avaient mis aucune malice dans leurs paroles et se rassura devant leur aimable candeur.

— Et Mademoiselle Geneviève, interrogea Florence, elle va bien maintenant ?

— On l'a vue passer l'autre jour dans sa voiture, reprit Rosa, et nous avons trouvé qu'elle avait si bonne mine !

— Mais oui, fit le jeune homme avec animation, n'est-ce pas qu'elle a des couleurs ? Oh ! elle va aussi bien que possible et les médecins sont très contents. Ils nous font même espérer qu'elle pourra marcher sans béquilles au printemps prochain. Ah s'ils pouvaient dire vrai !

— Elle a de si beaux cheveux, remarqua

Florence, et fins donc ! Je suis sûre que c'est comme de la soie ?

— Moi, j'aime tant ses grands yeux, repartit Rosa ; chaque fois qu'elle passe par ici, elle regarde la maison et, quand elle nous voit, elle sourit si gentiment, n'est-ce pas !

— On dit qu'elle est si intelligente et qu'elle joue si bien du piano...

Il s'attendrissait à ces éloges naïfs, comprenant quelle délicate pitié les inspirait. Et il regardait les bonnes filles avec un intérêt de plus en plus excité. Malgré lui, il les comparait à sa pauvre sœur infirme de naissance ; comme elles étaient saines, droites, vivaces ! Ah quelle riche pourpre ruisselait dans leurs veines ! C'étaient deux sauvageons pleins de sève, tels qu'il en pousse au printemps dans les roseraies.

Leur ressemblance était extraordinaire ; à première vue, on les eût prises pour des jumelles. Elles avaient le même visage, la

Vandenhoute apparut dans la fanfare d'une robe de soie gorge de pigeon.

— Mes enfants, dit-elle tout agitée, savez-vous bien qu'il est presque sept heures !

Mais les jeunes filles criaient déjà à chacune de ses oreilles :

— N'est-ce pas, Tante, que Monsieur Poels doit accepter nos fleurs pour Mademoiselle Geneviève ?

La vieille demoiselle ne comprenait pas très bien. Mais, quand on l'eut mise au fait :

— Mais certainement, Monsieur Poels, il faut les prendre avec ! Nous serions si heureuses de faire un plaisir à cette brave petite demoiselle !

Et, à son tour, elle ajouta sa contribution de louanges en l'honneur de Geneviève.

Il ne pouvait résister davantage :

— Eh bien, dit-il, j'accepte au nom de ma sœur, mais alors vous me permettrez....

En ce moment un ouvrier se présenta à la

porte du magasin. Il paraissait attendre des instructions.

— Oui, Charles, dit la vieille demoiselle en le congédiant, vous pouvez seulement mettre les volets.

— Sapristi, s'écria le petit Poels dans le tapage des planches qu'on ajustait contre la vitrine, et moi qui oublie que vous allez en soirée !

Les jeunes filles se récrièrent :

— Oh, nous avons bien le temps. Et puis, c'est ici tout près, savez-vous !

Bouleversé, le petit Poels avait empoigné sa pelisse qu'il endossait à grands soubresauts tout en se confondant en excuses :

— Que je suis confus, Mesdemoiselles ! non, voyez-vous, je ne me pardonnerai jamais de vous avoir ennuyées si longtemps !

Elles protestaient gentiment :

— Mais pas du tout, Monsieur Poels, pas du tout !.... Et comme ça, on a enfin une fois fait connaissance !

Les jacinthes étaient prêtes, soigneusement emballées avec leur vase dans deux élégants paquets.

— Attention, savez-vous, recommandait Florence, vous les tenez comme ça, bien droites... Alors ça ne peut mal, l'eau ne sait pas dehors....

— Mais, hasarda Rosa, est-ce que le vieux Charles veut seulement les porter tantôt jusque chez vous ? Vous n'aurez pas l'embarras....

— Bè, il ne manquerait plus que çà ! s'écria-t-il gaîment. Non, non, je veux les emporter moi-même !

Alors, les jeunes filles posèrent délicatement un paquet sur chacun de ses bras tandis que la vieille tante, empressée et comique dans ses glorieux atours, le coiffait de son feutre et lui enfonçait sa canne dans sa poche.

Les jeunes filles ouvrirent la porte du magasin :

— Allons, bonsoir, Monsieur Poels, et

bonne fête à Mademoiselle Geneviève! Prenez garde, il y a deux marches, savez-vous!

Il se retourna, enveloppa tout le magasin et la tante et les nièces d'un regard affectueux, puis, s'inclinant avec prudence à cause des précieuses fleurs :

— Madame, Mesdemoiselles, encore merci et au revoir !

Il était dans la rue. Une joie complexe dilatait son cœur enchanté. Il ne sentait pas les morsures de la bise arctique non plus qu'un ours polaire et marchait à petits pas — par crainte sans doute de laisser tomber son bonheur — au milieu du nuage houblonné qui s'échappait par les fenêtres à contrevent des brasseries de la rue des Fabriques.

Il pensait :

— Comme elles sont jolies ! Certes, leur instruction semble un peu négligée, mais elles ont de l'esprit comme une rose ! Et puis quels bons petits cœurs !

Déjà, il les comblait de perfections. Tout en cheminant, il regardait avec une tendresse infinie, comme si c'était des nourrissons, les deux paquets que les « petites » avaient déposés sur ses bras. Dans le transport de son âme, une confusion brouillait ses idées :

— Quelle est la plus belle jacinthe, se demandait-il, la brune ou la blonde ?

II

A l'occasion des Rois, M. et Mme Putzeys-Depourck, les marchands de faïences de la rue de Jéricho, avaient invité quelques ménages du quartier à une petite fête intime dont le programme comprenait trois parties : concert, partage du gâteau traditionnel, sauterie finale.

Dès huit heures, M. et Mme Putzeys, flanqués de leurs filles Eugénie et Maria, attendaient dans le salon doré — vaste pièce, tendue d'un papier rose suranné, rempli de meubles hétérogènes où le modern-style voisinait avec le plus pur Louis-Philippe, et plafonné aux angles de déesses court vêtues, allégories désolantes des quatre éléments. Ça

et là, des corbeilles de fleurs, présents de nouvelle année, achevaient de se flétrir dans leurs nœuds criards en répandant dans la chambre une odeur fade, mortuaire.

M. Putzeys était un homme de cinquante-cinq ans, petit, sanguin, pansu comme les aiguières qu'il vendait, d'humeur patiente et débonnaire.

Tout au rebours, la maîtresse de la maison était une personne élancée, aux yeux vifs, impérieux; on devinait la femme énergique et mâle qui mène les affaires. Elle avait à peine dépassé la quarantaine; sa figure sèche, osseuse, son grand nez régulier imprimaient à ses traits un air de distinction qui impressionnait les clients. Elle se réclamait du reste d'une origine aristocratique, aimant à prétendre qu'il y avait une marquise espagnole dans son ascendance maternelle. Séduit par ses manières, M. Putzeys l'avait épousée sans dot et ne le regrettait pas trop, car cette

« marquesa », qui aimait l'argent, s'était révélée tout de suite fort habile commerçante.

Pour Eugénie et Maria Putzeys, âgées respectivement de vingt-deux et dix-neuf ans, elles tenaient beaucoup de leur père, au physique comme au moral ; courtaudes, grassouillettes, point jolies, point laides non plus, nullement remuantes mais souvent remuées par les bourrades verbales de leur mère, c'étaient au demeurant deux bonnes filles sans coquetterie ni malice.

Mme Putzeys, qui leur en voulait de ce qu'elles ne fussent pas des garçons, enrageait de les voir si pataudes, si « ploum » comme elle disait. Aussi, ne manquait-elle de les bousculer à tout propos. En ce moment même, elle leur adressait avec dureté ses dernières recommandations :

— Et surtout, soyez aimables, n'est-ce pas !... Vous savez l'importance que j'attache à cette soirée. Quand les jeunes gens vous

parleront, répondez avec gentillesse. N'ayez pas l'air encore une fois de deux cruches!

— Mais maman, hasardait timidement Eugénie, nous faisons tout notre possible pour...

— C'est bien, coupait la mère, tâchez seulement de ne pas rester en plan dans votre quatre-mains!

Tant de rudesse affligeait l'excellent M. Putzeys :

— Voyons, Elisa, tu les décourages, ces malheureuses!... Elles feront tout de travers!

On allait lui répondre de bonne langue quand la cloche du vestibule retentit et sitôt la figure de Mme Putzeys essaya de se faire aussi amène qu'elle avait envie d'être courroucée.

— Oh, fit-elle soudain en reprenant son air rogue, je suis sûre que ce sont les petites Vandenhoute avec leur tante.

Le ton marquait un grand dédain. Au fond, Mme Putzeys n'aimait pas les grainetières

dont la gentillesse et le caractère enjoué pouvaient nuire à ses filles dans l'esprit des jeunes gens. Elle ne les invitait du reste que pour entretenir de bonnes relations avec M. Vandenhoute qui était non seulement un ancien condisciple de son mari, mais l'un des gros clients de la maison. Toutefois, elle apaisait sa mauvaise humeur à l'égard des deux jeunes filles en pensant qu'elles ne cultivaient aucun art d'agrément, ce qui les plaçait, à son sens, dans une situation très inférieure.

— Elles sont toujours les premières, ces trois-là ! reprit-elle d'une voix aigre.

— Elles sont à l'heure, fit M. Putzeys bienveillant, c'est de la politesse.

— Il ne manquerait plus que ça, quand on habite si près !

Mais, contre toute attente, ce n'était pas les Vandenhoute. La porte s'ouvrit pour livrer passage à M. et M^me^ De Coster, les pla-

fonneurs de la rue d'Ophem. Ils étaient accompagnés de leurs pimbèches de filles, une grande maigre et une petite boulotte, et de leur fruit sec de fils, garçon de vingt-six ans, coureur de bars, au visage déjà flétri, couleur de navet.

On eut à peine le temps de se congratuler, car M. et Mme Verschueren, les passementiers de la rue de Flandre, M. et Mme Neirinckx, les tapissiers-garnisseurs de la place du Samedi, Mme veuve Bombaerts, bonnetière retirée et le colonel Ruellens entraient maintenant à la file, suivis de leurs rejetons.

Tout en distribuant des sourires, Mme Putzeys faisait le compte de ses hôtes; il manquait encore cinq personnes, dont le retard lui semblait inexplicable. Elle commençait à devenir assez nerveuse quand Mlle Vandenhoute fit son entrée avec ses deux nièces.

— Nous ne sommes pas les dernières, n'est-ce pas? s'écria la vieille fille de sa voix de

sourde. Excusez-nous, on a été retenu si tard au magasin!

Il déplaisait souverainement à Mme Putzeys qu'on parlât boutique dans son salon où elle recevait en grande dame; aussi, l'exclamation de la bonne demoiselle tempéra-t-elle fortement l'amabilité de son accueil.

Mais déjà l'excellent M. Putzeys rassurait la vieille fille en lui criant dans l'oreille :

— Non, non, Mademoiselle Angélique, nous attendons encore du monde!

Et il s'informa de son ami Vandenhoute qui voyageait en Hollande.

Quant à Florence et à Rosa, tout de suite entourées par leurs amies et les jeunes gens, elles n'avaient pas même remarqué la froideur de Mme Putzeys.

Celle-ci allait et venait à travers les groupes avec une figure animée et des paroles remplies de miel; mais ses yeux, qui interrogeaient à tout instant la pendule dorée, trahissaient une

secrète impatience. C'est que neuf heures allaient tantôt sonner et les deux derniers invités ne se montraient point.

Sûrement, les retardataires devaient être des personnages d'importance, sinon Mme Putzeys eût donné depuis longtemps le signal du concert.

Soudain, et juste comme la pendule sonnait sous son globe, la petite bonne en crête tuyautée, introduisit deux jeunes gens dont l'un, très grand, à la figure énergique, à la démarche dégingandée semblait remorquer l'autre qui était plutôt de petite taille, mais d'allure fine et distinguée.

Aussitôt, Mme Putzeys se porta au devant d'eux avec une hâte que, dans sa satisfaction, elle ne prenait pas la peine de dissimuler :

— Messieurs Poels! Enfin, vous voilà!

Et craignant qu'ils ne sentissent comme un reproche dans cette exclamation qui n'était que joyeuse, elle ajouta vivement avec une affectation de sollicitude :

— J'espère au moins qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux à la maison ?

Alors, le grand jeune homme, qui s'inclinait gauchement et dont les mains gantées de blanc, largement ouvertes, remuaient comme des palettes au bout de ses longs bras écartés du corps :

— Non, non, Madame, au contraire ! dit-il avec bonne humeur. On n'a pas su venir plus tôt, Jules et moi, parce que, ce soir, c'était la fête de notre petite sœur !

— Oui, ajouta Poels junior, sur un ton plus discret, Geneviève a dix-huit ans depuis aujourd'hui.... Il y avait un extra pour la circonstance.

— Oh, mais vous voilà tout excusés, s'écria Mme Putzeys, je comprends si bien ! Et comment va cette chère enfant ?

Ernest Poels était un grand garçon, large d'épaules, solidement bâti, pourvu de poignes de débardeur ; les yeux noirs, très perçants,

donnaient à la figure une expression d'énergie que tempérait à tout instant un sourire franc, presque ingénu. Le teint bronzé, couleur d'atelier, bleuissait fortement sous les oreilles à cause d'une barbe rase et drue qui devait faire sonner le rasoir.

Le jeune homme portait les cheveux en arrière, sans raie; ceux-ci, d'une belle couleur châtain et très abondants, restaient pour l'heure aplatis, lourds d'une friction grasse, mal séchée; de-ci de-là pourtant, quelques mèches engluées commençaient à se redresser et pointaient à la porc-épic.

Pour le costume, il faut convenir que le grand Poels manquait d'élégance. Malgré sa robuste charpente, il semblait encore bien à l'aise dans son habit trop large et trop long, d'une coupe maladroite autant qu'arriérée. Le pantalon, d'une ampleur excessive au-dessous de la ceinture, tire-bouchonnait depuis les genoux et allait en s'étrécissant jusqu'à la

cheville où il dégageait une chaussure de Carlovingien. Ses gants blancs étaient d'une pointure exagérée, du neuf trois quarts! et bouillonnaient sur ses doigts. Bref, le grand Poels avait l'air d'un membre d'Orphéon de province. Mais rien ne lui était sans doute aussi indifférent; il se contentait d'être propre, le chic étant bien le moindre de ses soucis. Au moral, c'était un être bon et sincère qui n'avait point de coquetterie et se laissait aller simplement à sa nature.

Quant au petit Poels, bien pris dans sa petite taille, il était soigné, très élégant. Son habit, ses souliers venaient de chez le bon faiseur; ses gants moulaient ses mains d'une manière irréprochable. Il avait une contenance timide, pleine de tortillages; mais sa gaucherie ne manquait pas d'agrément. Il y avait chez lui une grande douceur de manières, une sorte de charme contenu qui devait plaire à des âmes d'élite.

Cependant l'entrée des deux fils du grand constructeur de la place de Ninove avait provoqué un certain émoi parmi la société; ils furent immédiatement assaillis, accablés de questions par Mesdames De Coster, Neirinckx et Bombaerts qui avaient des filles à marier. Ce que voyant, la maîtresse de la maison n'hésita pas davantage à prier l'assistance de prendre place pour écouter le concert. Elle mena elle-même les deux jeunes gens aux chaises qu'elle leur avait réservées à côté de ses filles.

Or, comme le petit Poels s'inclinait gracieusement devant les deux demoiselles, il aperçut tout à coup Florence et Rosa Vandenhoute qui le regardaient en souriant. Il en éprouva une émotion si forte qu'il rougit jusqu'aux oreilles selon son habitude; puis, saisissant son frère par le bras, il lui désigna les jeunes filles qu'il salua de toute sa figure étonnée et ravie.

Il allait s'élancer vers elles, quand Mme Putzeys qui ne le quittait pas des yeux, fronça les sourcils et commanda le silence. Eugénie et Maria, pâles et tremblantes, venaient de se placer au piano. Soudain, sur un signe de leur mère, elles attaquèrent la *Marche Lorraine* à quatre mains.

Ce fut un peu cahoté, mais bruyant à souhait; il n'en fallait pas plus pour déchaîner les applaudissements. Encore tout étourdies, les exécutantes vinrent se rasseoir en souriant à leur père qui leur adressait de loin un gentil signe d'approbation.

— Bravo, Mesdemoiselles, dit le grand Poels, ça est un chic morceau! Moi, j'aime tant quand la Garde Civique le joue!

Mais c'était le tour de Mlle Bombaerts, cantatrice volumineuse, portant sur la tête une cathédrale de chichis. Douée d'une petite voix aiguë comme un fifre anglais, elle aborda sans peur l'air des *Clochettes* de *Lakmé* et, chose

improbable, y ajouta des notes à la vive surprise du fils Ruellens, son accompagnateur ordinaire. Ce gargarisme vocal où il y avait de la girouette et de la grille rouillées, obtint malgré tout un succès unanime.

Dans le fond de la salle, MM. Neirinckx et De Coster échangeaient leurs impressions sur l'opéra de Delibes :

— A la bonne heure, disait le tapissier garnisseur, il y a encore de jolis airs là dedans. Mais ça ne vaut pas les opéras-comiques qu'on donnait de mon temps. Est-ce que vous vous rappelez la Boulard dans *les Diamants de la Couronne* avec Jourdan? Et *Fra Diavolo* et *les Mousquetaires de la Reine*... Ça c'était de la musique!

— C'est vrai, convenait le plafonneur, alors on savait retenir des airs, tandis que maintenant..,..

Mais un jeune homme venait de s'avancer devant l'auditoire, armé d'un violon neuf d'une

horrible couleur jaune — jaune comme un serin des Canaries — et qui semblait contenir dans ses flancs tous les grincements de l'enfer du Dante. Ce virtuose, pâle et chevelu comme le Sarasate de Whistler, était le fils Verschueren, élève au Conservatoire. Il accorda son terrible instrument au *la* du piano, tendit, retendit et détendit force cordes qu'il essayait avec des pizzicati contre son oreille; puis, satisfait, il enfonça un mouchoir dans son cou pour y appuyer le stradivarius. Alors, l'archet levé, il prit la pose du maestro et soudain, sur un signe imperceptible de sa sœur qui l'accompagnait, il se rua dans l'allegro furioso d'une sonate inconnue.

Quoiqu'il ne fût encore qu'un élève de première année, il ne craignait pas d'attaquer les morceaux les plus hérissés de triples croches. Bientôt, son archet emballé imita la manœuvre des pompes à bras et projeta des fusées de notes parmi lesquelles il n'était plus possible

de saisir une trame mélodique quelconque. C'était sans doute très fort comme gymnastique musicale; par malheur, le son du violon répondait à son abominable couleur; il était d'une acuité si terrible que Mlle Angélique Vandenhoute elle-même, bien que sourde, en éprouvait une visible surexcitation.

Soudain, et comme l'artiste, pris d'une sorte d'épilepsie, se livrait sur la chanterelle à un grattage éperdu, un animal bondit sur le piano d'où il s'élança sur la cheminée pour s'abattre sur un petit meuble qui oscilla sous son poids en éparpillant sur le tapis un tas de petites « postures » coloriées.

C'était Poutte, la chatte noire de la maison, qui, attirée sans doute par ce qu'elle croyait être les miaulements d'un matou de ses connaissances, venait de s'échapper de la cuisine pour s'aventurer jusque dans la salle de concert. Mais là, reconnaissant aussitôt sa déplorable erreur, elle s'était mise à frémir de tous

ses membres sous les grincements de la caisse dont la baguette infernale lui semblait racler ses propres boyaux, et soudain, affolée, elle avait bondi à travers le salon comme une panthère noire dans la jungle.

On ne saurait imaginer l'émoi que l'irruption de cette bête diabolique produisit dans la fête. Il y eut de grands cris et Mme De Coster tomba en pâmoison. Ce fut un désarroi général.

Au comble de la fureur, Mme Putzeys avait acculé ses filles dans un coin :

— Je vous l'avais pourtant assez dit d'enfermer ce chat! Mais on se moque de mes recommandations!... Eh bien, puisque c'est comme ça, cette bête disparaîtra dès demain!

— Mais, Maman, geignait Eugénie toute tremblante, je l'avais mise moi-même dans la cave!

— Assez, intima la grande femme exaspérée, et tâchez seulement d'emporter ce chat au plus vite!

Mais Poutte, réfugiée maintenant sur la tablette de la fenêtre se tenait ramassée sur ses pattes, hérissée, soufflant avec fureur, prête à bondir sur la personne assez téméraire pour oser la toucher. Elle ne reconnaissait même plus les deux jeunes filles qui reculaient, épouvantées à l'aspect de ce petit monstre qu'elles n'avaient jamais vu dans un tel état de colère.

— Poutte, Poutte ! appelaient-elles de leur voix la plus douce, venez Poutteke !

Mais Poutteke, insensible, ne faisait que s'ébouriffer davantage.

Alors, le grand Poels, voyant l'embarras des pauvres filles, s'avança hardiment :

— Attendez, Mesdemoiselles, dit-il d'un ton résolu, moi je vais seulement le prendre...

Et il s'approcha bravement de l'animal.

— Prenez garde, s'écria Eugénie. Elle ne vous connaît pas ! Elle va sauter dans votre figure !

Tout le monde avait abandonné Mme De Coster pour se ranger derrière le jeune homme.

— Attention, Ernest, lui cria son frère, il pourrait te griffer !

Vraiment, ce petit félin était terrible : la fureur hirsutait sa fourrure, électrisait ses moustaches et lui faisait autour de la tête comme une collerette flamboyante.

Mais le grand Poels ne montrait aucune peur. Il étudiait la bête et la regardait comme s'il eût voulu la fasciner.

Soudain, on le vit se débarrasser de son habit avec des gestes prudents et il apparut en bras de chemise.

Mais on n'eut pas le temps de s'étonner : plus prompt que l'éclair, le jeune homme venait de lancer le vêtement sur l'animal, se précipitait sur lui et l'emportait au dehors comme dans un sac. Jamais capture de tigre ne fut exécutée avec tant de sang-froid et de maî-

trise. Aussi, à sa rentrée dans la salle, le jeune homme fut-il l'objet d'une longue ovation.

A présent, tout le monde riait de cette chaude alerte, même Mme De Coster qui avait recouvré ses esprits. Mme Putzeys s'excusait à la ronde. Elle tint à remercier le courageux dompteur :

— Oh ! Monsieur, vous nous avez délivrés d'une véritable bête féroce !... Ce chat devient décidément trop farouche. Il faudra que je m'en débarrasse d'une façon ou d'une autre et le plus tôt sera le mieux.

Mais devant la figure consternée d'Eugénie et de Maria, le grand Poels comprit l'affection qu'elles portaient à leur Poutte :

— Non, non, répondit le bon jeune homme, vous auriez tort de vous en faire quitte. C'est une si belle bête ! Et puis, pour sûr qu'elle n'est pas si méchante !

Et avec une franchise qui ne prenait pas la peine de baisser la voix :

— C'est avec les « motjes » de ce sacré violon qu'elle est devenue comme enragée! Hé, ça se comprend!

Cependant, tout le monde regagnait sa place, à l'exception du petit Poels qui tentait visiblement, à la faveur du désordre, de s'approcher des petites Vandenhoute. Mais la vigilante Mme Putzeys vint elle-même le prier de reprendre sa chaise. Aussi bien, le fils De Coster allait dire une chansonnette pour terminer le concert sur une note gaie.

Le jeune De Coster était un de ces cancres prétentieux qui débitent de l'esprit en conserve, tiennent carnets de calembours, de nouvelles à la main pour les salons et d'histoires salées à dire entre hommes. Cela lui valait une réputation de « garçon farce » dont il était fier. Donc, avec force grimaces et contorsions, il chanta une stupide complainte de Revue et son succès fut si vif qu'il dut en chanter une autre, comme au café-concert.

Il n'y eut peut-être que le petit Poels qui s'abstint d'applaudir. Il avait du reste remarqué que ce diseur de gaudrioles était fort empressé autour des demoiselles Vandenhoute et, sans qu'il s'en rendît bien compte, il s'effarouchait d'une amabilité qui lui semblait un peu bien familière. Aussi, avait-il décidé que ce chanteur comique ne le ferait point rire et il se tenait parole. Mais la majorité du public s'ébaudissait avec conviction.

Le père et la mère De Coster, que désolait la conduite de leur fils, lui restituaient en ce moment toute leur indulgence et recevaient les félicitations avec une secrète vanité :

— Oui, oui, pour ça il est bon, disaient-ils en souriant d'un air béat. Ah! s'il voulait seulement s'occuper un peu plus des affaires!

— Bah! bah, répondait le bon M. Putzeys qui ne voulait jamais décourager personne, attendez, ça viendra tout seul...

Et les barbes grisonnantes se mirent à

échanger des réflexions sur la jeunesse actuelle. Comme elle différait de celle du bon vieux temps ! Il est vrai qu'il y avait aujourd'hui tant de plaisirs nouveaux dont la tentation était si forte ! Du reste, tout était changé. Le « bas de la ville » perdait chaque jour un peu plus de son caractère patriarcal. Ses mœurs se transformaient avec les démolitions, les percées nouvelles, la construction des fameux immeubles de rapport. Il y avait chez les bourgeois, si simples, si casaniers jadis, des besoins de luxe, une aspiration à des élégances, à des raffinements dont les riverains de la vieille Senne eussent été stupéfaits et navrés s'ils étaient pour un instant revenus de l'autre monde.

M. Putzeys qui, sans être arriéré d'aucune façon, était un bourgeois pratique, ennemi de toute ostentation, raisonnait là dessus avec une bonhomie souriante, laissant entendre que les femmes étaient bien pour quelque

chose dans ce bouleversement des traditions.

— Avouons, disait-il, qu'elles compliquent un peu leur existence et la nôtre. En aucun temps, elles n'ont eu si fort le goût des falbalas. La plus petite bourgeoise a maintenant un jour comme une dame du quartier Léopold. On dîne, on reçoit chez elle avec apparat....

Et voyant qu'on le considérait avec des yeux malicieux :

— Oh, vous souriez! Je sais bien que ma femme fait comme les autres... Bah, du moment que les affaires n'en souffrent pas trop! Oui, elle a ses manies, ses glorioles contre lesquelles je ne m'aviserais pas de protester.... Que voulez-vous, elle est entraînée par la mode. Tenez, du temps de mes parents, il y avait aussi des réunions de famille et d'amis dans cette maison... Mais comme c'était simple! On se rencontrait dans la rue : « Vous venez ce soir, n'est ce pas? » disait ma chère Maman, et c'était toute l'invitation. On ne

se croyait pas obligé de se mettre sur son trente-et-un pour çà. On mangeait un bon morceau, on buvait une vieille bouteille et l'on chantait ensuite « D'où viens-tu beau nuage ? » C'était une époque de bonne franquette. Aujourd'hui, c'est une autre affaire ! On vous invite quinze jours d'avance sur du carton glacé et à la troisième personne s'il vous plaît ! Il y a un concert, un souper, un bal ! Les dames sont en toilette et les messieurs en smoking ! Ça est solennel comme à la Cour. Et pourtant, vous n'êtes ici que chez un simple négociant en porcelaines !

Le colonel Ruellens, grand discoureur, tout en convenant que le vieux Bruxelles avait du bon, assurait qu'on ne pouvait cependant marquer le pas sur place et que, s'il fallait déplorer l'abus des innovations, on devait reconnaître que la bourgeoisie secouait l'ancienne torpeur, sortait peu à peu de ses préjugés pour devenir plus remuante et se mêler

plus activement aux idées et aux bruits du jour ; son ventre devenait moins exigeant au profit de l'intelligence. L'amitié n'était plus exclusivement mangeante et buvante ; on faisait une petite place à la bonne musique, à la déclamation etc. Bref, le « bas de la ville » s'*intellectualisait* davantage.....

Le mot lui plaisait et il le répétait avec une sorte d'emphase quand Mme Putzeys interrompit brusquement cette belle conférence en prenant son bras pour passer dans la salle voisine.

L'heure du gâteau des Rois et des rafraîchissements venait de sonner.

Cette fois, la jeunesse commença de s'animer. Elle se sépara des vieilles personnes pour former un groupe turbulent où le grand Poels se distingua tout de suite par une bonne humeur naturelle qui faisait excuser le sans-façon de ses manières et de ses paroles. Au surplus, il était le dompteur de Poutte, un titre de plus

à la considération générale. En vain le fils De Coster essayait-il de lui disputer l'attention des belles, ses plaïsanteries laborieuses ne réussissaient pas.

Loustic et farceur, le grand Poels félicitait chaleureusement les artistes qui avaient participé au concert, tout en déclarant qu'il ne s'y connaissait pas. M^lle^ Bombaerts, la chanteuse légère aux formes rebondies, semblait le captiver particulièrement; il la détaillait avec complaisance. Surpris sans doute du manque de rapport entre le volume de sa voix et celui de sa plantureuse personne, il lui demanda à brûle-corsage :

— Mais comment est-ce que vous faites donc pour chanter si fin ?

La question parut à la grosse fille un compliment si délicat que pour toute réponse elle coula au jeune homme un regard chargé de gratitude et de promesses.

Quand au petit Poels, il venait enfin de

prendre contact avec les demoiselles Vandenhoute auxquelles il exprimait avec vivacité l'étonnement que lui causait leur présence dans cette maison :

— Eh bien, si je me doutais que j'allais vous retrouver ici ce soir ! En voilà une agréable surprise ! Oh, je ne puis vous dire combien Geneviève a été contente de vos fleurs ! Demandez un peu à mon frère...

Florence et Rosa souriaient avec un léger embarras :

— C'est que nous ne connaissons pas Monsieur Ernest....

— Vous ne connaissez pas Ernest ! Attendez, je vais vous le présenter...

Mais de nouveau, la maîtresse de la maison avait surgi ; il fallait reformer les couples tels qu'elle les avait « arrangés » dans sa sagesse maternelle et prendre place aux petites tables pour le partage du gâteau des Rois.

— Oh, fit le jeune homme d'un air d'ennui,

comme c'est dommage que l'on ne soit pas ensemble !

Elles se regardaient, charmées de ce cri du cœur à quoi répondait leur propre sentiment :

— Ça ne fait rien, dit Rosa, tout à l'heure on saura mieux se causer au bal !

* * *

Mme Putzeys avait commandé deux galettes frangipanées en insistant auprès du pâtissier pour qu'il n'enfermât la fève royale que dans l'une d'elles, la moins volumineuse. Celle-ci était en effet destinée aux parents, parmi lesquels le sort pouvait désigner tel roi ou telle reine quelconque sans que ce choix eût la moindre importance.

Mais, pour conduire la jeunesse, Mme Putzeys avait pensé qu'il fallait un gouvernement fort où elle pût jouer un rôle de ministresse d'Etat. C'est pourquoi, ne se fiant pas au hasard, elle avait prédit à sa fille comme une

simple sorcière shakespearienne : « Eugénie, vous serez reine ! » Elle entendait bien par là qu'Eugénie choisît le grand Poels pour roi sans s'inquiéter autrement des commentaires que cette préférence de la jeune fille provoquerait chez ses amies.

Donc, elle avait arrêté que le gâteau sans fève, c'est-à-dire le plus grand, serait partagé entre les jeunes gens et qu'au moment décisif Eugénie, une dragée dissimulée dans sa main voire dans sa bouche, s'écrierait tout-à-coup en mordant dans son morceau :

— La fève ! J'ai la fève !

Mais le hasard, indigné sans doute qu'on osât se moquer de lui avec tant de désinvolture, résolut de déjouer une aussi abominable supercherie. Donc, il suggéra au pâtissier de se tromper et celui-ci, sous l'inspiration du Dieu, introduisit bonnement la fève dans la grande galette destinée à la jeunesse.

Or, comme on venait de partager la fameuse

pâtisserie, l'opulente Mlle Bombaerts se dressa instantanément pour s'écrier dans le silence anxieux :

— La voilà ! Je suis Reine !

Du coup, Eugénie Putzeys avala la fève qu'elle roulait doucement dans sa bouche comme une boule de gomme. Elle voulut crier mais sans y parvenir. D'ailleurs, à quoi bon, il était trop tard. Dans sa détresse, la pauvre enfant tourna les yeux vers la grande table et blémit sous le terrible regard que lui asséna sa mère.

Le grand Poels, qui était assis près d'elle remarqua sa pâleur :

— Eh bien, Mademoiselle, dit-il d'une bouche pleine de gâteau, qu'est-ce que vous avez maintenant ?

— Oh, ce n'est rien, murmura-t-elle avec effort, j'ai cru que j'avalais de travers...

Mais le jeune homme avait un remède :

— Attendez ! Est-ce que je veux une fois taper dans votre dos ?

— Oeïe non ! fit-elle en sursautant de frayeur.

Tant elle redoutait que, sous les coups de sa large patte, ce grand gaillard ne l'obligeât à restituer devant tous la fève frauduleuse.

Cependant, on avait apporté à M^lle^ Bombaerts les emblèmes de la royauté. Elle se coiffa de la couronne d'un geste décidé et, son sceptre dans la main, elle promena sur l'assistance un regard tout rempli de vanité satisfaite.

— Et le Roi, criait-on de toutes parts, choisissez le Roi !

— Silence ! fit-elle avec autorité. Un petit moment !

Alors elle s'ébranla avec majesté et fit le tour de la table, prenant plaisir à s'arrêter, à délibérer derrière chaque jeune homme comme si son choix allait se fixer sur lui. Puis, elle passait pour recommencer le jeu un peu plus loin.

On s'impatientait :

— Plus vite, plus vite, s'il vous plait!

Le fils De Coster attendait son tour. Il ne doutait pas qu'il ne fût grand favori et ruminait déjà son discours du trône. Mais la Reine ne lui accorda pas même un regard. Soudain, pressant le pas, elle arriva auprès du grand Poels. Alors, sans une hésitation, elle enleva sa couronne et la déposa sur la tête du jeune homme, juste au moment où celui-ci, sans défiance, buvait une rasade de tisane mousseuse.

— Nom de.....! s'écria-t-il.

Il ne put achever son juron, non que sa politesse y fût pour quelque chose, mais parce qu'il se mit à tousser, à suffoquer, à étouffer presque. Dans ce péril extrême, il saisit une carafe, se versa un grand verre d'eau. Mais comme il le portait à ses lèvres, toute la salle partit en exclamations :

— Le Roi boit! Le Roi boit!

Et le grand Poels ahuri, les yeux encore

aveuglés par les larmes, faillit s'étrangler de nouveau. Décidément, il n'avait pas l'air de comprendre ce qu'on lui voulait. Enfin, recouvrant ses esprits, il pirouetta sur sa chaise et regarda la Reine d'un air de stupéfaction si sincère que toute la salle éclata de rire.

— Mais oui, Monsieur Ernest, minauda Mlle Bombaerts un peu décontenancée, vous êtes le Roi !

— Moi !

Il ne s'attendait pas à cet excès d'honneur. Mais il ne voulut pas s'étonner davantage. C'était l'homme des résolutions promptes. Au surplus, cette grosse Reine qui appuyait sur lui des yeux si tendres et dont le corsage échancré étalait une chair magnificente, était loin de lui déplaire. Subitement enflammé, il se dressa et encerclant la taille de Mlle Bombaerts de ses longs bras :

— Eh bien, dit-il gaillardement, puisque je

suis le Roi, je veux une fois embrasser la Reine !

Et aussitôt il plaqua deux « baises » sonores sur les joues fondantes de la demoiselle qui les lui rendit incontinent avec non moins d'impétuosité et de vigueur.

— Le Roi embrasse !

Alors ce fut un tumulte joyeux où la plupart des jeunes gens, soucieux d'imiter le Roi en bons courtisans, s'efforçaient d'embrasser les jeunes filles dont quelques-unes, il faut le reconnaître, leur opposèrent une résistance invincible.

C'est ainsi que les petites Vandenhoute refusèrent absolument tout contact labial avec le fils De Coster qui était parvenu à se placer entre elles.

Pour le petit Poels, il se contenta de sourire à ses deux voisines, Marie Putzeys et Jeanne Verschueren, et les jeunes filles, encore qu'il ne leur eût pas été si désagréable d'être déli-

catement bousculées par un gentil cavalier comme lui, approuvèrent sa réserve de garçon bien élevé.

Par contre, les grandes personnes s'en donnaient là-bas à cœur joie. Il n'y avait pas jusqu'à Mme Putzeys qui, lâchant ses grands airs comme un lest, ne fît la légère et ne se prêtât de bonne grâce aux entreprises galantes du colonel Ruellens et de M. Neirinckx assis à ses côtés. Il est vrai que le vin de Champagne émoussait en ce moment les pointes de son caractère et l'induisait en indulgence. Telle était la bonne humeur qui s'emparait de ces gens rassis, que le placide M. Putzeys retrouvait sa jovialité naturelle. Aux cris renouvelés de : « Le Roi boit ! Le Roi embrasse ! » il buvait, et il embrassait sa vieille amie Vandenhoute dont la laideur n'avait rien pourtant qui pût inspirer des idées idylliques à personne. Qu'importe ! Il lui prodiguait des mots tendres et gaillards que, dans son infirmité,

la bonne demoiselle ne pouvait entendre.

En veine de goguette, il finit par crier dans son oreille :

— Angélique, vous êtes assez longtemps restée fille. A présent il faut vous marier !

— Et avec qui donc ! s'exclamait la pauvre sourde en riant.

— Parbleu, avec le colonel Ruellens ! C'est un artilleur !

* * *

En ce moment le piano sonna une fanfare et le grand Poels se leva :

— A tous présents et à venir salut ! promulgua-t-il d'une voix de stentor. Avec la permission de la Reine — car je ne suis que le prince consort — j'ordonne que le bal commence ! Du reste, il est déjà tard, savez-vous, et moi je dois être demain à l'atelier à six heures du matin !

Une nouvelle fanfare ponctua ces nobles

paroles du Roi, comme dans les cérémonies antiques. Aussitôt les jeunes gens, parés de coiffures burlesques et multicolores retirées des papillottes, pénétrèrent dans le salon au rythme d'une lente polonaise. Puis, ce fut l'assaut des carnets de bal.

Les couples furent bientôt formés et, soudain, la première valse entraîna les danseurs dans son enivrant tourbillon. Cependant Mme Putzeys n'était point si radoucie qu'elle eût oublié de tancer vertement sa fille aînée pour son inconcevable maladresse :

— Vous n'êtes qu'une sotte, avait-elle dit à la pauvre Eugénie dans un moment d'aparté. Comment, je me donne un mal inouï pour vous rapprocher d'un jeune homme qui est un parti magnifique, et vous manquez une occasion pareille ! C'est désolant. De ce train-là, ma chère, attendez-vous à coiffer Sainte-Catherine !

Les manières empotées de sa fille Maria, son mutisme et ses sourires niais la mettaient également hors d'elle :

— Mais remuez-vous donc, pour l'amour de Dieu ! Vous découragez votre cavalier. Si vous croyez que Monsieur Poels va faire la cour à une bûche comme vous !

De fait, elle était violemment dépitée. Toutes ses petites combinaisons maternelles avaient été ourdies en pure perte. Au surplus, elle ne pouvait se dissimuler que les fils Poels accordaient le meilleur de leur attention à d'autres demoiselles que ses filles. C'est pourquoi elle vouait aux pires catastrophes cette grosse Bombaerts et ces petites Vandenhoute qui accaparaient les jeunes gens avec une impudeur révoltante.

— C'est de votre faute aussi, reprochait-elle à son mari. C'est vous qui m'avez obligé à les inviter. Et vous voyez, il n'y en a que pour ces boutiquières !

En effet Ernest Poels, délivré d'Eugénie, ne prétendait plus se séparer de la Reine avec laquelle il dansait toutes les valses et les polkas du programme. Ainsi d'ailleurs l'exigeait la stricte étiquette. En cette occurence sa vigueur lui venait à point, car la pièce, déjà lourde à remuer, s'abandonnait dans ses bras musclés. La jeune fille palpitait sous l'étreinte de ce solide gaillard dont la barbiche chatouillait à tout instant sa large gorge découverte. Et il éprouvait lui-même une griserie à laisser couler son regard au fond d'un corsage qui, jusque dans le trémoussement de la danse, gardait l'immobilité des grandes masses.

Tandis que le Roi et la Reine s'ébattaient de la sorte, les autres couples ne montraient pas moins d'entrain; il n'y avait peut-être que Poels junior dont la gaîté parût assez intermittente. En effet, nul privilège ne l'autorisait, lui simple sujet, à garder ses

danseuses préférées : la bienséance commandait au contraire qu'il invitât les jeunes filles à tour de rôle, et il en ressentait un gros dépit. Que lui importaient les demoiselles Putzeys, De Coster, Neirinckx et Verschueren ! Elles lui étaient toutes également indifférentes ; il ne trouvait rien à leur dire et subissait leur radotage avec une figure consternée.

Par contre, aussitôt qu'il dansait avec l'une ou l'autre des petites Vandenhoute, la gaîté lui revenait comme par enchantement. Il leur parlait des jacinthes, de la joie de sa sœur Geneviève, de son frère Ernest qui était un si brave garçon sous ses allures bourrues. Il découvrait des trésors dans le cœur des deux jeunes filles ; ses yeux brillaient et, confusément émues, Florence et Rosa écoutaient de tout leur cœur, plus charmantes encore de ne pas se douter qu'elles étaient pour quelque chose dans le rayonnement de ces yeux-là.

Il leur dit aussi à chacune l'antipathie que

lui inspirait le fils De Coster, dont il n'osait s'avouer que le plus grand tort était de faire la cour aux deux jeunes filles.

— Oh, je n'aime pas celui-là! avait répondu Florence en mettant dans cette exclamation naïve toute la vivacité de son dégoût.

— Il a de si laides manières, avait déclaré Rosa à son tour. Est-ce qu'il ne voulait pas m'embrasser! Oeie non, merci bien!

Par malheur, ces conversations ne duraient que l'espace d'une danse; d'ailleurs, Mme Putzeys, qui continuait à épier jalousement le jeune homme faute de pouvoir relancer son grand frère, s'entendait à écourter les valses qu'il dansait avec les demoiselles Vandenhoute, pour faire durer au contraire le plus possible celles que lui accordaient ses deux filles. En quoi elle avait tort grandement, car à ce jeu machiavelique Eugénie et Maria s'essouflaient, transpiraient copieusement,

sans que cela les rendît plus séduisantes, ni surtout plus loquaces.

Mais dans la salle voisine, les « tapisseries », à bout de commérages et de confidences, commençaient à manifester le désir de se retirer. Du reste, le fils Ruellens, qui assumait les fonctions de pianiste, était rendu et demandait grâce. Le bal se mourait faute de musique sinon de danseurs. Les jeunes filles avaient bien insisté auprès de M. Verschueren pour qu'il consentît à gratter une dernière valse sur son violon, mais le virtuose s'y était refusé avec une grande dignité, soutenu d'ailleurs par la maîtresse de la maison qui redoutait que son terrible instrument n'allât de nouveau réveiller la diabolique Poutte au fond de son repaire.

Donc, M^me^ Putzeys fit servir les rafraîchissements sur lesquels on se jeta avec avidité. Les plus altérés de tous étaient, sans contredit, le Roi et la Reine qui entonnaient des

verres de toute sorte sans parvenir à étancher leur soif dévorante.

— Le Roi boit!

En un instant, c'en fut fait des sirops et des limonades dont il fallut apporter de nouveaux cabarets.

Cependant là-bas, derrière un écran protecteur, Mlle Bombaerts venait de s'écrouler dans un fauteuil et, la tête renversée, les bras ouverts et ballants par dessus les accoudoirs, elle se laissait éventer par le grand Poels dont les regards louvoyaient voluptueusement sur la houle de son corsage. La Reine était harassée, mais sa figure exprimait une béatitude infinie.

— Majesté, dit le jeune homme facétieux — bien qu'un peu alarmé quand même des sursauts d'une gorge qui menaçait visiblement de déborder son armature — Majesté, prenez attention ou ça va craquer!

Mais elle, un peu grise, encore tout émous-

tillée des goguettes et grivoiseries qu'il lui avait débitées pendant le bal, fixait sur son Roi des yeux chargés d'une langueur magnétique :

— Méchant garçon, murmura-t-elle avec une coquetterie qui baissait chastement les yeux, est-ce que ça serait si ennuyant pour vous !

Alors seulement, le grand Ernest comprit qu'il avait peut-être poussé sa pointe un peu loin et il redouta d'avoir inspiré un sentiment trop tendre à cette abondante Lackmé. Aussi demeurait-il assez interloqué, cherchant une réponse plus évasive que narquoise, quand par bonheur la mère Bombaerts survint à propos pour le tirer d'embarras :

— On va partir, Julia, dit-elle à sa fille, il est le temps de vous habiller.

Et s'adressant au jeune homme avec une mine insinuante et confite :

— Vous avez été bien aimable, M. Poels ! Pour sûr que ma fille s'est bien amusée avec

vous ! Aussi j'espère que vous nous ferez le plaisir d'assister à notre petite fête le mois prochain....

— Aie aie ! fit intérieurement le jeune homme.

Et, tout haut :

— C'est que, je ne sais pas si....

— Non, non, vous savez venir ! s'écria Julia avec impétuosité.

Puis, d'un ton gentil, suppliant :

— Och oui, venez seulement, Monsieur Ernest !

Il ne put résister à son regard enflammé non plus qu'au charme de sa gorge mouvante.

— Eh bien, je ferai mon possible...

— J'y compte, Sire, dit la jeune fille en riant ; n'oubliez pas que le prince consort doit obéir à la Reine !

Alors il mit un genou en terre, baisa la main que lui tendait sa souveraine ; puis, se relevant avec vivacité, il salua et disparut à la recher-

che de son frère qu'il trouva dans l'antichambre en grande conversation avec les trois Vandenhoute.

— Enfin, te voilà! s'écria le petit Poels, ce n'est pas malheureux!

Et tout de suite, il le présenta à ses nouvelles connaissances. Le jeune homme, un peu ahuri, s'embrouillait dans ses phrases lorsque Mme Putzeys tomba de nouveau dans le groupe :

— Je vous remercie, Monsieur Ernest, pour l'animation que vous avez donnée à notre soirée....

Et sur un ton d'ironie :

— Vous devez être bien fatigué! Cette Mlle Bombaerts est une cent-kilos pour le moins!

— Oh, fit-il avec bonne humeur, je remue des pièces plus lourdes que ça à l'atelier!

— Hé, poursuivit-elle avec dérision, ce serait une bonne Reine pour les Halles!

Puis changeant de sujet :

— Voulez-vous présenter mes compliments à votre mère.... Dites-lui que je viendrai la voir cette semaine avec ces chères enfants....

Elle affectait de ne faire aucune attention aux demoiselles Vandenhoute. Mais M. Putzeys et ses deux filles réparaient cette impolitesse par la cordialité de leurs adieux.

Ils étaient les derniers. Or, comme ils s'avançaient dans le vestibule, ils aperçurent tout à coup la noire Poutte assise sur une marche de l'escalier et qui les regardait fixement de ses flamboyantes prunelles d'émeraude. Comment s'était-elle échappée de sa prison? Nul n'aurait pu le dire et c'était le secret du Sphinx.

— Ah, ah, s'écria le grand Poels, voilà la panthère! Allo, je veux une fois lui demander pardon de ce que je l'ai brusquée tout à l'heure...

— Défiez-vous, fit M^mo^ Putzeys, elle est si traître!

Mais Eugénie et Maria protestaient de l'excellent naturel de leur chatte :

—Non, non, vous pouvez maintenant! C'est avec ce violon qu'elle était si fâchée, autrement elle est si douce! N'est ce pas, Poutteke?

Cependant le grand Poels s'était approché de la chatte; il avança la main hardiment et se mit à caresser l'admirable fourrure de Poutte sans que celle-ci manifestât la moindre frayeur. Au contraire, elle commença son bruit de rouet, fit le gros dos sans oublier de relever sa queue en panache, ce qui était autant de signes de sociabilité et de contentement. Non, elle n'avait point de rancune.

— N'empêche, déclara M^me^ Putzeys très vexée, que cette bête s'en ira d'ici....

A ces mots, Eugénie et Maria firent une figure si désolée que le grand Poels en fut de nouveau tout attendri :

— Non, non, Mesdemoiselles, votre mère dit ça.... mais ça ne serait par son intérêt.

Et il fit un tel tableau de la maison ravagée par les souris que tout le monde en frissonnait jusqu'au moelles.

— Pas avoir peur, Poutteke, dit le jeune homme qui avait cause gagnée, on ne saurait pas vous mettre dehors...

Et il donna une dernière caresse à la belle chatte qui avait sauté sur l'épaule d'Eugénie.

Cette fois, il était plus que temps de se séparer.

— Vous retournez par la rue de l'Education, dit vivement Mme Putzeys aux deux jeunes gens, c'est plus court.....

Mais Jules Poels ne se résignait pas à quitter si vite les petites Vandenhoute auxquelles leur gentil capuchon ajoutait de nouveaux attraits.

— Nous allons d'abord reconduire ces demoiselles, dit-il à son frère, ce n'est pas un grand détour.

— Comme tu veux, répondit le grand Ernest

sans beaucoup de galanterie, c'est la même chose pour nous par la rue des Chartreux....

Mme Putzeys ne put réprimer une grimace de dépit. Décidément tout se liguait contre elle aujourd'hui; cette soirée était néfaste à ses projets ambitieux.

— La bonne nuit, Angélique, cria M. Putzeys, et ne rêvez pas à votre artilleur!

La vieille fille ne comprenait pas :

— Quoi? Qu'est-ce que vous dites?

— Allons, allons, brusqua le grand Poels, partons seulement, car il est déjà si tard qu'il sera tantôt de bonne heure!

III

Quand, le jeudi de la semaine suivante, Mme Putzeys entra avec ses filles dans le salon de Mme Poels, il lui fut extrêmement désagréable d'y rencontrer Mme et Mlle Bombaerts installées l'une dans un fauteuil, l'autre sur un pouf, et qui trempaient un pain à la grecque dans une tasse de thé avec mille grâces de leur petit doigt.

Elle ne savait pas que ces intrigantes bonnetières — comme elle les nommait en son par-dedans — eussent jamais entretenu des relations suivies avec l'excellente femme du constructeur que l'infirmité de sa fille tenait depuis si longtemps éloignée du monde ; c'est

pourquoi, elle ne douta pas un instant que la singulière attitude du grand Ernest à la fête des Rois n'eût enhardi les deux femmes à faire cette prompte autant qu'imprudente visite sous le couvert des rites traditionnels du jour de l'an.

Toutefois, elle prit sur elle, et ne mit aucune pointe agressive dans l'expression de sa surprise. Du reste, les souhaits d'usage ayant été échangés, il lui fallait à présent s'exclamer sur la bonne mine de Geneviève qui, assise là-bas près du feu dans une chaise mécanique, assistait à la réception de sa mère tout en brodant au tambour.

— Chère petite, dit-elle en baisant la jeune fille sur le front, nous sommes vraiment heureuses de vous voir si bien portante !

Et se penchant sur le métier :

— Mais que c'est beau ! Venez donc, Eugénie, et prenez une leçon !...

— Oui, dit Mme Bombaerts en ruminant

un pain d'amandes, j'ai remarqué ce point : il est tout bonnement admirable, et je m'y connais !

— Positivement, répliqua Mme Putzeys qui entendait renchérir, cette enfant a des doigts de fée !

Rien ne déplaisait à la pauvre infirme comme d'être traitée en fillette, si ce n'est de recevoir à bout portant des éloges qu'elle sentait dictés par une pitié maladroite. Toute petite et malingre qu'elle était, elle se redressa tant qu'elle put sur ses coudes et ses dix-huit ans pour répondre avec une ironie douce et tranquille :

— Vous êtes bien aimable, Madame, et la petite fille vous remercie de l'intérêt que vous lui témoignez. Mais prenez garde que les fées ne s'irritent contre vous et contre moi-même d'une comparaison qui calomnie certainement leurs doigts merveilleux, car elles brodèrent, ne l'oubliez pas, les robes

de Peau d'Ane et de la Belle au bois dormant !

A cette réplique, que la jeune fille avait faite à dessein un peu précieuse pour marquer son âge, Mme Putzeys comprit l'inconvenance de sa familiarité et demeura tout interdite, comme Athalie devant le petit Joas. L'étonnement de Mme Bombaerts et de sa fille ne fut pas moins vif; elles éprouvaient, elles aussi, un véritable malaise à s'être méprises de la sorte sur le compte de Mlle Poels, qu'elles avaient traitée tout à l'heure avec cette amabilité bêtifiante dont on use envers les petits enfants.

Dans leur trouble, elles renoncèrent définitivement aux bonbons secs et se hâtèrent de prendre congé en prodiguant cette fois des « Mademoiselle Geneviève » avec une profusion qui n'était qu'une maladresse de plus.

Ce départ enchanta Mme Putzeys en lui

laissant toute liberté de faire sa cour à la femme du constructeur. Elle la complimenta d'abord, à voix discrète, sur l'intelligence de sa fille. Comme elle regrettait que leurs rapports ne fussent pas plus fréquents! Elle aurait tant voulu qu'Eugénie et Maria devinssent les grandes amies d'une enfant si raisonnable, si bien douée! Puis, elle ne tarit plus d'éloges sur l'amabilité du grand et du petit Poels et l'entrain qu'ils avaient donné à sa réception de la semaine passée. L'occasion lui était bonne pour exprimer ses sentiments à l'égard de M^lle^ Bombaerts; elle n'eut garde de la manquer et traça un portrait moral et physique de la volumineuse jeune fille en l'empâtant des plus verdâtres couleurs de sa rancune.

Etourdie par ce flot de paroles, M^me^ Poels l'écoutait avec politesse, en femme un peu absente et dépaysée depuis que la santé de sa fille l'avait transformée en garde malade.

— Oh, dit-elle avec beaucoup de simplicité, je vous avouerai que mes relations avec Mme Bombaerts n'ont jamais été très intimes... Je vis si retirée ! C'était surtout une amie de ma cousine qui a fait ses classes avec elle chez Gatti. D'ordinaire, nous échangeons des cartes au jour de l'an et je ne sais vraiment pas pourquoi elle a eu l'amabilité de me faire une visite cette année...

Tandis que Mme Putzeys s'efforçait d'expliquer cette énigme avec toute la prudence et la finesse que lui commandait sa propre politique, ses deux filles bavardaient avec Geneviève; la grâce souffrante et le gentil esprit de l'infirme captivaient tout à coup leur âme naïve, prompte à s'affectionner à qui leur témoignait le moindre intérêt. Car elles ne connaissaient guère Mlle Poels et n'avaient jamais soupçonné chez elle la qualité d'une intelligence que le malheur avait précocement mûrie et dont une

énorme lecture ainsi que l'étude des langues avaient encore enrichi la veine naturelle.

*
* *

Pendant sa troisième grossesse, Mme Poels avait fait une chute qui lui démit un genou, mais dont la conséquence la plus grave fut un accouchement prématuré. Geneviève était née avec seulement un souffle de vie et ne dut de subsister qu'à la couveuse artificielle et à l'admirable dévouement de sa mère. Malgré tout, l'enfant resta débile, légèrement contrefaite et pour jamais paralysée des deux jambes.

Elle n'était pas jolie, mais sa figure, aux oreilles larges et décollées, au nez épais, aux lèvres fortes, rachetait son manque de beauté par des yeux admirablement fendus, tout dilatés de lumière et d'intelligence.

En dépit de la déformation de son buste et de tout ce décharnement dont la robe

accusait les saillies aigues, Geneviève avait une élégance d'attitude et de gestes qui répondait à la finesse de son esprit.

Immobilisée sur son fauteuil mécanique, elle oubliait sa disgrâce et sa faiblesse, charmant les heures par des lectures, la musique et les délicats ouvrages de mains. Ses parents, que leur admiration pour son intelligence et sa fièvre de tout apprendre consolait parfois de son affreux malheur, ne lui avaient refusé aucun maître. A dix huit-ans, elle avait déjà amassé des connaissances nombreuses; une curiosité érudite la poussait vers toutes les littératures, qu'elle étudiait dans les textes originaux; sauf les sciences, qu'elle n'avait pas abordées, elle était peut-être aussi savante qu'un Pic de la Mirandole. Mais elle ne tirait aucune vanité de son savoir qui ne se manifestait du reste qu'avec à-propos, toujours utilement et sans jamais froisser ni ennuyer personne. Elle était gaie,

d'une gaîté faite d'entrain naturel et d'aimable moquerie qui décourageait l'apitoiement sur son compte ; gaîté faite de vaillance aussi pour ne pas contrister les siens par le spectable de ses maux.

Nulle mieux qu'elle ne savait simuler la bonne humeur et sourire par dessus ses souffrances ; car elle souffrait parfois cruellement : son pauvre corps blessé se ressentait toujours des tortures, peut-être inutiles, que le couteau des chirurgiens lui avaient infligées dans la première enfance.

Sans exigences ni caprices, elle exerçait une sorte de royauté dans la famille ; elle était le personnage principal autour duquel tout gravitait dans une sorte de tendresse adorante qui enchantait son cœur et ne lui laissait pas le temps de se rendre un compte exact de son malheur ni d'envier le sort des autres jeunes filles de son âge.

Sa mère ne la quittait point ; femme

sublime, dont la bonté ne méritait pas une si rude épreuve, elle avait renoncé aux plaisirs de la société pour se consacrer tout entière à cette enfant mal venue. Que de larmes, que d'angoisses, elle lui avait coûtées ! Que de veilles auprès du berceau de cette petite martyre ! Son visage en portait les empreintes profondes, bien qu'il gardât malgré tout, sous les cheveux blanchis prématurément, le charme mélancolique d'une âme résignée.

M. Poels, homme violent mais plein de cœur en dépit de ses allures rudanières, subissait, lui aussi, le charme de cette enfant maladive. Geneviève avait assoupli ce caractère que l'habitude du commandement et le souci des affaires n'avaient pas toujours rendu accommodant. Elle avait ramené, par sa grâce touchante et l'inquiétude que donnait sa santé, une grande douceur dans le ménage où l'homme impatient, emporté de jadis, dépouillait aujourd'hui toute rudesse

devant la noble vie de sa femme et rivalisait de sollicitude avec elle envers cette infirme qui était à la fois l'anxiété et la joie de la maison.

Quant à ses frères, de nature et d'intellectualité si différentes, elles les chérissait pour leur tendresse, leurs soins délicats et cette sorte de vénération discrète et familière qu'ils lui témoignaient jusque dans leurs jeux. Elle était pour ces grands garçons la petite sœur, créature fragile qu'il fallait protéger comme une sensitive ; mais elle était aussi la grande sœur, robuste d'intelligence, dont ils prenaient conseil dans les cas embarrassants de leur existence de jeune homme.

Son affection ne montrait pas de préférence marquée pour l'un ou pour l'autre ; mais elle avait ses nuances. Jules, le plus jeune, était son ami intellectuel ; il avait fait ses humanités et s'intéressait beaucoup aux études de sa sœur ; il causait, discutait volontiers avec

elle. Sous son inspiration, il s'essayait déjà à écrire dans de petites revues littéraires. « Tu es ma muse », lui disait-il parfois. D'ailleurs, doué d'une nature réfléchie, élégante, il se complaisait à des occupations choisies. En rentrant du bureau, il aimait à déchiffrer avec Geneviève quelque symphonie à quatre mains ; le soir il fréquentait les bons théâtres, à moins qu'il ne demeurât dans sa chambre à écrire ou à compulser des livres instructifs, principalement des traités de botanique, une science pour laquelle il avait conservé un goût très vif. Il avait des amis intelligents et de bonne compagnie. C'était un garçon distingué.

Toutefois, depuis quelque temps, une amourette nouée sur le chemin d'un atelier de couture, l'attardait beaucoup moins le soir à la maison. L'heure du rendez-vous abrégeait assez souvent ses causeries avec Geneviève. La jeune fille le voyait partir à regret mais

sans amertume; elle comprenait et approuvait qu'un garçon de son âge eût le cœur occupé quelque part. D'ailleurs, elle était rassurée, le sachant trop raffiné pour s'acoquiner à une mauvaise fille. Alors, comme il descendait de sa chambre, elle souriait, avec une indulgence de grande sœur, à sa toilette très soignée :

— Comme te voilà beau ! s'exclamait-elle. Ah, Julot, je crains bien cette fois que tu ne délaisses ta muse pour... Musette !

— O méchante ! faisait-il.

Et baisant son grand front, il se sauvait en rougissant.

Quant à son frère aîné, Geneviève n'avait avec lui aucun contact d'esprit; mais elle aimait sa bonne humeur, sa jovialité. Grand, solidement charpenté, Ernest Poels s'était tout de suite senti attiré par le métier et les besognes actives; à seize ans, il quittait l'école sans regret pour entrer à l'usine où,

dès son noviciat professionnel, il avait témoigné d'une ardeur infatigable et de précieuses facultés d'invention. A vivre au milieu des ouvriers et des bruyantes machines, il avait pris, comme son père, une certaine rudesse de manières et de langage qui faisait contraste dans la maison de la Place de Ninove. Mais il avait un cœur excellent et chérissait Geneviève d'une tendresse paternelle. Déjà âgé de douze ans quand elle était née, c'est lui surtout qui avait charmé la pauvre fille par sa bonne figure souriante, ses grimaces comiques et ses jeux toujours nouveaux. Que de fois, il l'avait promenée sur ses bras au bon soleil, comme ces petits garçons des impasses auxquels les parents pauvres imposent la garde du nouveau-né! Que de fois, elle s'était endormie sur ses genoux! Il la maniait avec des précautions de femme. Aujourd'hui encore, c'est lui qui transportait souvent la jeune fille impo-

tente à travers la maison ; sa force de débardeur se faisait, pour cette tâche d'infirmier, d'une douceur, d'une délicatesse infinies.

Ce grand gaillard, appliqué à son métier, n'avait pas le temps ni le goût de s'intéresser aux occupations de sa sœur ; il n'en sentait pas moins qu'elle était une créature d'élite et il y avait une nuance de respect dans son affection.

Du reste, bien que fort détaché de la syntaxe et des livres, il était ignorant avec beaucoup de bon sens ; au surplus, il lui suffisait que son frère cadet, dont il était fier et qu'il considérait volontiers comme une manière de savant, le suppléât dans les circonstances où il fallait faire preuve de quelque culture ou de belles manières ; lui, il se contentait de la force de ses poignes, d'être un « rempart » pour les siens, un solide protecteur physique. C'était le bon géant.

Ainsi vivait Geneviève dans une atmo-

sphère de tendresse et d'adoration. Il n'y avait pas jusqu'à Françoise, la vieille cuisinière, qui ne la considérât un peu comme sa « petite » et ne lui fût dévouée à la façon des nourrices antiques.

Au milieu de tous ces soins, l'esprit, l'imagination, les doigts sans cesse occupés, la jeune fille ne s'affligeait guère de sa disgrâce ; ce qu'elle déplorait le plus, c'était cette faiblesse qui la rivait à son fauteuil. Surtout au retour de la bonne saison, l'immobilité à laquelle elle se trouvait condamnée la plongeait parfois dans une mélancolie profonde. Assise à la fenêtre de la salle à manger, elle regardait tristement l'animation du boulevard qui borde le canal. Elle enviait le sort des plus misérables passants qui marchaient allégrement sous le feuillage nouveau. Elle enviait jusqu'au mendiant qui se traîne péniblement sur ses cannes.

Tout vivait, remuait devant elle; même

ces lourdes péniches amarrées le long de la rive finissaient un jour, lasses de paresse, par se détacher pour glisser lentement sur l'eau huileuse du vieux canal et disparaître au loin. Elle seule ne pouvait se mouvoir par ses propres forces. Il fallait qu'on l'installât sur ses béquilles dont le secours lui permettait à peine de faire quelques pas. En dépit de tous les spécialistes et de toutes les cures, ses jambes demeuraient inertes et refusaient de la porter.

Toutefois, le docteur Carlier, qui la soignait depuis l'enfance, et dont l'affection redoublait la vigilance avec laquelle il observait la constitution physique de la jeune fille, ne désespérait pas de donner un jour le mouvement à ces membres inutiles. Sa foi dans les ressources de la science était sincère et il essayait de l'imposer à Mme Poels.

Mais la pauvre femme, un moment gagnée par cette chaleur de conviction qui faisait

mirage, retombait bien vite à la tristesse de son incrédulité : Geneviève était pour toujours condamnée au fauteuil et à la petite voiture.

*
* *

Cependant la pièce s'était assombrie :

— Déjà quatre heures ! s'écria tout à coup Mme Putzeys en interrompant son bavardage. La nuit tombe si vite en cette saison !

Et d'une voix tendre qui contrastait avec le ton impérieux qu'elle prenait chez elle :

— Allons, venez, mes chères enfants...

Mais avant de partir elle insista beaucoup pour que Geneviève, qui peignait sur porcelaine, vînt admirer un lot de faïences nouvelles entré récemment dans les magasins de la rue de Jéricho.

— Il y a là des plats, des vases d'une forme charmante qui tenteront certainement votre pinceau...

Elle voulait à tout prix racheter sa méprise de tout à l'heure et montrer à la jeune fille qu'elle la prenait au sérieux.

— Et puis, dit-elle encore, ces demoiselles feront ainsi plus ample connaissance.

— Oh, nous sortons si rarement! déclara Mme Poels.

Elle promit néanmoins à Mme Putzeys de profiter du premier beau jour pour lui rendre sa politesse. La séparation fut des plus cordiale.

Maintenant Geneviève et sa mère avaient repris leurs ouvrages sous la douce clarté de la suspension :

— Tu n'es pas trop fatiguée, mon chou? fit Mme Poels avec sollicitude. Je crois que nous pouvons être tranquilles à présent : il ne viendra plus personne.

— Qui sait? lança joyeusement Geneviève.

Et avant que sa mère eût pris le temps de s'étonner :

— Quelles bonnes filles que ces petites Putzeys ! s'exclama-t-elle pour faire diversion. Mais je mentirais en disant que leur mère m'inspire beaucoup de sympathie.

— C'est une femme de tête, dit doucement Mme Poels, et qui prend une part active aux affaires...

— Oh, je ne doute pas qu'elle ne soit intelligente et fort habile à diriger sa maison; mais on sent chez elle un caractère dur, intéressé... Cet entrain d'amabilité qu'elle nous a montré aujourd'hui ne te semble-t-il pas extraordinaire?

— En effet, remarqua ingénument Mme Poels, jamais on n'a mis un tel empressement à venir nous voir ! Jusqu'à ces De Coster qui ont oublié qu'elles ne me faisaient aucune visite à la nouvelle année... Qu'est-ce que tout cela peut bien vouloir dire?

— Comment, fit Geneviève en riant, tu ne devines pas?

— Mais non, je l'avoue...

— Et si ces visites menaçaient tes deux fils?

Mme Poels vivait si absorbée par sa fille qu'elle n'avait jamais songé sérieusement au mariage d'Ernest et de Jules. En effet, les deux garçons étaient en âge et en situation de prendre femme; elle semblait s'en douter aujourd'hui pour la première fois.

— Ainsi, dit-elle tout de même incrédule, tu crois que les amabilités de ces dames...

— Ne sont que des travaux d'approche pour gagner ta bienveillance et celle de papa!

— Et tes frères, que pensent-ils de tout cela? Car je suppose qu'ils sont au courant...

Puis avec un hochement de tête :

— Oh, ces garçons! ça ne vous dit jamais rien!

— C'est ce qui te trompe, chère Maman, nous causons beaucoup, nous autres! Sois rassurée, les postulantes qui ont défilé dans

ton salon cet après-midi n'ont aucune chance... Les plus sympathiques sont certainement Eugénie et Maria Putzeys mais leur âme est décidément un peu simplette.

Mme Poels paraissait maintenant édifiée sur les projets de Mme Putzeys; malgré tout, elle ne pouvait s'empêcher de les envisager avec quelque faveur :

— Ma foi, dit-elle, Eugénie et Maria ne sont évidemment pas des phénix. Mais faut-il qu'une femme soit si instruite? Ce sont de bonnes filles, comme tu dis, et c'est le principal. Je crois qu'elles feront d'excellentes ménagères...

— J'en suis sûre, repartit Geneviève; j'ajouterai même — ce que tu n'oses pas dire — qu'elles auront une jolie dot! Mais, pour Jules tout au moins, elles ne seront jamais l'idéal rêvé.

— Il t'a donc fait des confidences ?

— Pas précisément... Mais il se passe quel-

que chose dans son cœur. N'as-tu pas remarqué combien il est étrange depuis quelque temps? Il n'est plus le même..... Il semble très absorbé, il rêve, il est amoureux!....

— Et de qui donc?

— Voilà le plus grave.... Je crois bien qu'il est amoureux de deux jeunes filles à la fois!....

— Parles-tu sérieusement?

— Oui, il est amoureux de deux sœurs.... Mais je ne te ferai pas languir... Il s'agit des demoiselles Vandenhoute...

— Les petites grainetières de la rue des Chartreux!

Mme Poels n'en revenait pas de surprise :

— Mais, dit-elle, nous les connaissons à peine!

— Oh, moi, je les connais bien, fit gaîment Geneviève; il y a si longtemps qu'on se sourit au travers de la vitrine! Et puis, Jules m'en a tant parlé depuis huit jours! C'est elles qui m'ont offert ces admirables jacinthes pour ma

fête... Mais tu feras bientôt leur connaissance... Je leur ai demandé de venir me voir afin de les remercier...

— Elles seront les bienvenues, dit simplement Mme Poels. Quand viendront-elles?

En ce moment, la cloche résonna dans le vestibule. Aussitôt, Geneviève piqua son aiguille dans le métier et sa figure prit un air d'animation extraordinaire :

— Hé, dit-elle, je crois bien que les voilà!

* * *

Elles s'arrêtèrent sur le pas de la porte, infiniment jolies sous leur toque de loutre et leur manteau gros bleu.

Déjà Mme Poels s'avançait à leur rencontre avec sa grâce de bon accueil :

— Entrez, entrez seulement, mes chères demoiselles, nous sommes bien heureuses de vous voir!

Elles restaient quand même un peu hési-

tantes, s'inclinaient avec une gaucherie de pensionnaires. Enfin, Rosa, qui était la plus hardie :

— Ne le prenez pas de mauvaise part, Madame, si Tante n'est pas avec nous, mais elle doit tenir le magasin, vous comprenez...

Et, raffermie d'avoir entendu sa voix, elle se porta résolument vers Geneviève qui, dressée sur ses coussins, la regardait venir avec ses grands yeux attractifs et souriants.

— Bonjour, Mademoiselle Geneviève, dit-elle de sa voix claire et sonore. Comme c'est gentil de nous avoir fait venir... On avait tant envie de vous voir!

L'infirme s'était emparée des mains de la jeune fille et la dévisageait de son beau regard franc, direct :

— Vous êtes Rosa, dit-elle avec une assurance enjouée. Je suis sûre de ne pas me tromper, quoique vous vous ressembliez toutes deux d'une façon extraordinaire. Asseyez-

vous là près de moi. Nous avons un tas de choses à nous dire !

Et comme la sœur aînée s'avançait à son tour, embarrassée, rougissante :

— Venez, Mademoiselle Florence, et prenez place autour de mon trône. Nous allons bavarder comme de vieilles amies...

Et sans autre préambule, elle exprima toute la joie que lui avait causée leur attention charmante :

— Vraiment, dit-elle, ces jacinthes étaient de toute beauté et je n'en ai jamais vu de pareilles... Elles sont flétries à présent. Mais qu'importe puisque vous êtes là ! A notre amitié de fleurir maintenant pour ne se faner jamais !

— Oh, on vous aime depuis si longtemps ! s'exclama Rosa. Oui, déjà lorsque vous étiez toute petite et qu'on était, nous deux, de méchantes gamines !

— C'est vrai, dit Florence, quand la voi-

ture d'enfant passait devant le magasin, vite on courait dehors pour dire bonjour à la petite Poels... Vous preniez nos doigts dans vos petites mains et faisiez une gentille risette...

— Je me souviens, déclara Mme Poels tout attendrie. Geneviève avait une affection particulière pour la belle vitrine de M. Vandenhoute... Et vous étiez de si bonnes petites filles!

— Je me souviens aussi, fit rêveusement Geneviève, et tenez, je revois encore une tête de jeune femme qui se penchait sur mes yeux... Comme elle était jolie! Comme j'aimais son visage de Sainte Vierge et le doux son de sa voix!

— C'était Maman, dit Florence. Elle était si bonne. Quel dommage, n'est-ce pas? qu'elle soit morte si jeune!

— Nous étions encore si petites quand elle est partie, dit Rosa avec un soupir. Papa en a eu tant de chagrin! Et encore maintenant,

quand il regarde son portrait, je vois des larmes qui viennent dans ses yeux...

Alors Geneviève les interrogea affectueusement sur la bonne tante Angélique, sur leurs occupations, sur leurs plaisirs. Elle était charmée de les voir si simples, si naturelles, si contentes de leur modeste sort. Et les jeunes filles se familiarisaient peu à peu, s'animaient, montrant toute l'ingénuité de leur bon cœur.

Comme Mme Poels insistait pour qu'elles prissent une tasse de thé, elles se récrièrent en entendant sonner cinq heures :

— Oh merci bien, Madame, fit Rosa. Nous n'avons pas le temps.

Et, d'un ton de gentille moquerie :

— Hein, Florence, on va en attraper de Tante !

— Rassurez-vous, dit Geneviève, je plaiderai votre cause auprès de Mademoiselle Angélique quand je viendrai visiter le magasin.

— Oh, mais ça c'est une bonne idée ! s'écria Rosa. Il faut venir, Mademoiselle Geneviève, et le plus vite possible, savez-vous !

— Je viendrai, repartit l'infirme, dès que j'aurai fini de broder cette blouse blanche... Regardez : comment la trouvez-vous ?

Les petites grainetières s'étaient penchées sur le métier et s'exclamaient d'admiration.

— Eh bien, dit Geneviève, cette blouse est pour vous, Mademoiselle Rosa, et j'en ai brodé une autre toute pareille à l'intention de Mademoiselle Florence !

Les deux sœurs se regardaient avec surprise, très émues :

— Non, ça n'est pas permis, firent-elles en même temps. Non, c'est trop beau, Mademoiselle Geneviève, c'est bien trop beau pour nous ! Nous ne voulons pas...

Et soudain, dans un élan d'âme :

— Est-ce que nous pouvons une fois vous embrasser ?

Pour toute réponse, Geneviève leur tendit ses bras et elles s'étreignirent avec une affection qui affluait du fond de leur enfance.

Elles prirent congé et Mme Poels les embrassa à son tour avec émotion. Sur le seuil de la porte, elles se retournèrent une fois encore :

— A bientôt, n'est-ce pas, Mademoiselle Geneviève?

Mais l'infirme paraissait mécontente :

— Oh, comment dites-vous ça? fit-elle avec une moue de chagrin.

Les deux sœurs restaient interdites, décontenancées. Mais Rosa comprit la première. D'un bond, elle fut auprès de la jeune fille qu'elle enveloppa dans ses bras :

— Au revoir, chère petite Geneviève! dit-elle en la baisant d'un cœur impétueux, tout gonflé de pitié et de tendresse.

IV

Il arrivait de plus en plus souvent que le petit Poels ajournât ses rendez-vous avec la jeune Adèle.

De fait, cette jolie « première jupeuse » qui l'avait tout de suite séduit par son galbe de mannequin et la gaîté un peu luronne de son caractère, l'occupait aujourd'hui bien moins qu'autrefois.

L'atelier de la couturière était situé au-dessus d'une charcuterie, dont l'immense vitrine charmait d'ordinaire les longues attentes du jeune homme par l'éclat succulent des victuailles de toute sorte qui s'y trouvaient entassées.

Or, il semblait à présent que la vue de cette bonne chère fût devenue insupportable au petit Poels, voire répulsive. Ces chapelets de saucisses, qui pendaient du plafond et sur lesquels il avait dit tant de ferventes patenôtres en espérant la prompte sortie de la jeune fille, ne lui inspiraient plus aucun acte de foi. De même, la tiède haleine qui montait des soupiraux, ce fumet si grandement savoureux au temps des premières rencontres, ne l'alléchait plus.

Jadis, son impatience était celle de l'amour : elle ne manquait pas de charme à cause de ses compensations infaillibles. Aujourd'hui, l'amant n'était plus que nerveux, agacé de poser dans la rue, s'irritant déjà du bavardage de son amie et de ses histoires d'atelier, ces histoires qu'il trouvait pourtant si attachantes dans la fleur de leur liaison, quand elles lui permettaient de déguiser sa timidité sous un air d'intérêt profond.

Il se disait aussi — et sa pudeur charmante s'en alarmait d'avance — qu'elle allait une fois de plus l'entretenir sans vergogne de sa physiologie intime. Il se rendait compte à présent que la conversation des petites ouvrières s'alimente surtout à des rivalités d'atelier, et n'a rien de bien délicat ni d'encyclopédique.

D'ailleurs, il n'avait encore qu'une sensualité légère et qui se contentait de peu. En revanche, son esprit exigeait davantage; il demandait à une femme d'être plus qu'une belle créature, et que son intelligence fût aimable, diverse, même vive s'il se pouvait. En somme, ce garçon bien élevé n'était pas fait pour des amours de fantaisie, surtout dans une ville où il n'y a jamais eu de véritables grisettes.

Sans montrer pour lui une bien folle tendresse, Adèle le traitait gentiment parce qu'elle le sentait bon et qu'il était généreux;

sa distinction, l'élégance timide de ses manières lui plaisait certains jours où elle n'était pas en train de rire; mais d'habitude, elle enrageait que ce « comme il faut » excessif ne se relâchât jamais chez lui et l'empêchât de la conduire dans des milieux populaires où la joie repousse toute étiquette et s'épanouit bruyamment.

Sa petite personne ne demandait pas autant d'égards et n'eût pas été fâchée d'être traitée un peu rudement, sans nulle cérémonie. Et puis, Jules ne s'était-il pas avisé, dans sa candeur, de réformer la langue qu'elle parlait? C'est pourquoi elle commençait à le trouver ennuyeux.

— Och tu m'embêtes, disait-elle quand il la reprenait gentiment, je cause aussi bien qu'une autre...

Mais elle ne le persuadait point.

Ainsi se refroidissaient-ils tous deux. Pour tout dire, le petit Poels comprenait un autre

amour depuis que le hasard l'avait mis en présence des demoiselles Vandenhoute. Il ne les avait pas revues après la soirée des Putzeys, si ce n'est à la dérobée quand il passait, matin et soir, devant le magasin du grainetier. Mais elles remplissaient son imagination et il n'y avait pas de conversation avec sa sœur Geneviève où il ne vînt à parler de leur gentillesse ainsi que du pittoresque de la vieille boutique.

Or, après la visite que les deux jeunes filles avaient faite place de Ninove, Geneviève s'était vivement éprise à son tour des petites grainetières, et Jules, sans se douter encore de sa tendresse naissante, ressentait une grande satisfaction de ce que ses nouvelles amies n'eussent pas déplu à la chère infirme.

Mais laquelle des deux préférait-il à l'autre? Sur ce point il n'était pas plus avancé que le premier jour, et Geneviève elle-même, qu'il interrogeait parfois discrètement à cet

égard, ne pouvait ou ne voulait lui répondre.

— Ma foi, avouait-elle en riant, je serais fort embarrassée de choisir... Elles sont également aimables et jolies toutes deux... Il faudrait tirer au sort !

* * *

Un soir qu'il pleuvait à verse, Jules et Adèle durent se réfugier au cinématographe.

Ils pénétrèrent dans la salle obscure juste au milieu d'un sombre drame et, talonnés par une ouvreuse qui faisait fulgurer dans sa main l'œil électrique du Cyclope, ils furent obligés de s'engager au hasard dans un rang épais de spectateurs invisibles.

Or, la clarté étant soudainement revenue, quelle ne fut la stupeur du petit Poels en constatant que les demoiselles Vandenhoute, flanquées de leur père et de leur tante, occupaient les fauteuils placés devant lui.

Aussitôt, il sentit une violente crispation

lui tordre l'épigastre et une glace de fièvre algide s'insinua jusqu'au fond de ses moelles.

Il ne se rappelait pas avoir jamais plus ardemment souhaité d'être ailleurs. Pâle, angoissé, il invoquait de nouvelles ténèbres à la faveur desquelles il pût se ressaisir et au besoin opérer une retraite subite, quand la clarinette de l'orchestre se mit à rossignoler un air à variations, intermezzo imprévu qui ajouta encore à son malaise. Il y en avait maintenant pour dix bonnes minutes, dix minutes de ruisselante et trahissante lumière !

Alors, et comme si les Moires malfaisantes se fussent entêtées ce soir là à compromettre le bon jeune homme, voilà que la couturière, indisposée par le timbre suraigu de l'instrument, laissa échapper à haute voix ces paroles impatientes :

— Och, ça est un ennuyant, celui-là avec sa floetje !

Du coup, Jules se pencha, disparut presque

sous la banquette afin de ramasser quelque chose, il ne savait quoi, car il ne doutait pas que l'exclamation de son amie ne fît se retourner brusquement les quatre têtes des Vandenhoute d'un mouvement quasi réflexe.

Mais il n'y eut que le grainetier qui dévisagea la jolie fille, sans nulle sévérité du reste et même avec bonne humeur.

Fort heureusement, M. Vandenhoute ne connaissait pas encore le petit Poels. Donc celui-ci, un peu rassuré, se redressait avec prudence quand la remuante Adèle prétendit changer de place avec lui :

— On ne sait qu'à même rien voir avec ce sale chapeau devant moi ! dit-elle d'un accent très grognon et qui dominait les roulades de l'infernal soliste.

Or, il s'agissait précisément du chapeau de la vieille demoiselle Vandenhoute, un modèle volumineux, surchargé de nœuds verts en moulin à vent, et par dessus lesquels fusait

une aigrette très fournie qui retombait en panache comme l'herbe des pampas au milieu d'une pelouse.

Jules avait déjà replongé sous son fauteuil, persuadé cette fois que c'en était fait de son incognito, quand par bonheur la clarinette, à bout de souffle, expira sur un cri strident et, soudain, la salle se remplit d'ombre.

L'écran de toile racontait à présent une histoire comique; et c'était la course folle d'un individu famélique poursuivi à travers les rues et les boulevards par des gardiens de la paix, des garçons épiciers, des trottins, des maritornes et des culs-de-jatte : une trombe exaspérée et sans cesse grossissante qui balayait tout sur son passage, éventaires, kiosques, échafaudages, fiacres et jusqu'à des autobus! Le public riait à se tordre de ces plaies et bosses tandis qu'Adèle, secouée de véritables convulsions, gémissait en fausset :

— Oeie, Chéri, ça est gai!

Mais le sombre jeune homme, courbé sous ses alarmes, restait indifférent à l'allégresse générale et songeait dans la nuit :

— Si elles me voient, que vont-elles penser de moi? Elles me prendront pour un coureur de filles comme le fils Decoster... C'en est fait de ma bonne réputation. Ah, qu'allais-je faire dans ce cinématographe!

Pourtant, au fond de sa détresse, il se félicitait de ce que le hasard, si diabolique d'ordinaire, ne l'eût pas installé juste en face des Vandenhoute. Que fût-il arrivé dans cette affreuse conjoncture? Il était incapable de répondre, tant la question étourdissait sa pensée.

Mais voilà que l'écran se brouilla et s'obscurcit : la farce était jouée. Soudain, les poires électriques du plafond se rallumèrent, inondant la salle d'une clarté de douze mille bougies. Au même instant une voix glapit :

— La séance est terminée pour les personnes portant le coupon n° 5 !

Et les Vandenhoute se levèrent.

— Oh ! frissonna le petit Poels.

Et le rose délicat de ses joues s'éteignit. Cependant les quatre Vandenhoute se retiraient, la face tournée vers le fond de la salle. Alors le jeune homme rabattit vivement son « boule » sur ses yeux et saisit son mouchoir dont il se couvrit toute la figure sous prétexte de tamponner son front moite. Mais au regard surpris que lui lancèrent les demoiselles Vandenhoute, il ne comprit que trop qu'il avait été reconnu.

Encore que son agitation, il le sentait bien, ne dénonçât que mieux ce qu'il voulait dissimuler, il espéra quand même un moment que la vieille tante et ses nièces ne remarqueraient pas la jeune personne assise à côté de lui ; tout au moins celle-ci leur pouvait-elle apparaître comme une spectatrice solitaire et

veuve. Mais il avait compté sans Adèle qui, brusquement, se pencha sur lui pour murmurer d'une voix très intelligible :

— Oeie, Chule, ça est une chance que ce sale chapeau s'en va!

C'en était trop. Le petit Poels ferma les yeux, attendant que la terre s'entrouvrît et le reçût dans son sein.

Quand il releva ses paupières de plomb, les Vandenhoute avaient disparu.

* * *

Après cette soirée funeste, Jules resta comme désemparé pendant plusieurs jours. L'aventure, si banale en somme, prenait dans son imagination une envergure dramatique. Ses nuits étaient fiévreuses : une grosse houle agitait les draps de son lit. Il rêvait que la tante Vandenhoute, devenue tout à coup sanguinaire, lui enfonçait ses épingles de chapeau à travers le crâne et que Florence et Rosa

se détournaient de lui avec horreur, comme fait Marguerite à la vue de Faust dans la prison.

Le cauchemar ne l'épargnait pas non plus. C'est ainsi qu'il se voyait parcourant d'infâmes suburres où il finissait, après d'ignobles débauches, par rouler dans le ruisseau à la porte d'un lupanar!

Il se réveillait hagard, les cheveux dressés comme les dards d'un porc-épic. Inutile de dire qu'il n'osait plus passer devant le magasin des grainetières; il faisait à présent un immense détour pour se rendre au bureau ou en revenir. Sa besogne se ressentait du trouble de son esprit et ses distractions — les premières qu'il eût jamais commises — étonnaient ses chefs.

Que faire? Il hésitait à se confier au grand Ernest de peur que celui-ci ne haussât les épaules; le rude compagnon ne pouvait comprendre l'ennui de son cadet, car il se moquait

bien, lui, qu'on le rencontrât n'importe où en compagnie de sa maîtresse!

Impossible de consulter Geneviève sans la mettre au fait d'une liaison, dont elle se doutait certainement, mais qu'il eût été malséant de lui révéler d'une manière formelle.

En attendant, il vivait inquiet, préoccupé et d'autant plus malheureux qu'il s'était réjoui, le jour même de la fatale rencontre, de se rendre dès le lendemain rue des Chartreux dans le but ostensible d'acheter des semences pour le petit jardin suspendu qu'il entretenait sur une plate-forme située sous les fenêtres de sa chambre, mais en réalité pour revoir les deux jeunes filles et bavarder avec elles. Or, après la soirée du cinématographe, il lui semblait interdit à jamais de reparaître devant les demoiselles Vandenhoute.

Geneviève, qui l'observait depuis quelques jours, essayait vainement de découvrir la cause de son changement d'humeur. Il demeu-

rait taciturne même avec elle et ne lui soumettait plus aucune de ses petites études littéraires. Elle était une muse délaissée.

Un soir qu'il rentrait plus sombre encore que de coutume, il trouva la jeune fille qui brodait au tambour dans la salle à manger. Tout de suite, elle l'accueillit avec entrain :

— Devine ce que j'ai fait aujourd'hui?

Et sans attendre sa réponse :

— Eh bien, j'ai rendu visite aux demoiselles Vandenhoute !

— Ah! laissa-t-il échapper avec un émoi mal dissimulé.

Et Geneviève de s'extasier aussitôt sur la jolie boutique et le charme nouveau qu'elle avait trouvé à Florence et à Rosa si délicieusement simples sous leur tablier à bavette.

— A propos, dit-elle tout à coup, on t'a vu jeudi soir au cinématographe!

— Ah! fit-il de nouveau avec un trouble grandissant.

— Au fait, continua la jeune fille, on n'est pas très sûr que c'était toi ou un jeune homme qui te ressemblait d'une façon extraordinaire...

— Ah! dit-il d'un ton moins sourd.

En ce moment la jeune fille corrigeait un point de sa broderie et semblait apporter une attention excessive à cette besogne délicate. Soudain, tout en retirant des fils de soie :

— Les petites Vandenhoute se sont évidemment trompées, dit-elle doucement; je leur ai affirmé que ce ne pouvait être toi puisque tu es resté à la maison jeudi soir.....

— Ah! s'écria-t-il cette fois d'une voix bien timbrée.

Alors, il vit sa sœur qui fixait sur lui ses grands yeux malicieux et il se sentit rougir fortement. Il venait de comprendre que Geneviève avait tout deviné et reconstitué peut-être jusqu'au moindre détail de son aventure. Et il restait stupéfait de sa présence d'esprit et tout ému de ce mensonge généreux qui le

sortait d'une situation ridicule. Grâce à Geneviève, sa réputation redevenait sans tache; le doute était entré dans l'esprit des petites grainetières. Il pouvait à présent reparaître devant elles sinon avec assurance, ce qui n'était guère dans ses moyens, du moins sans trop d'embarras ni de timidité. Ses maux étaient finis. Un grand espoir rentrait dans son âme. Il respirait plus large. Soudain, dans un élan de gratitude, il se pencha sur la chère infirme et la pressant contre lui :

— Ah, ma petite Geneviève, s'écria-t-il, tu ne sais pas comme je suis content!

La jeune fille souriait :

— Oh, je m'en doute peut-être un peu...

Et le prenant au menton comme on fait à un enfant pardonné :

— Imprudent Julot, dit-elle, tu vois, tu vois n'est-ce pas? ce qu'il en coûte d'abandonner sa muse pour.... Musette!

V

Le grand Poels n'avait pu résister au désir de revoir M^lle^ Bombaerts et s'était rendu à la soirée de la bonnetière. Mais la jeune fille lui causa quelque déception ; il ne retrouva point la folle bacchante de la soirée des Rois. C'est que le fâcheux protocole obligeait cette fois M^lle^ Julia à être toute à tous, c'est-à-dire à personne.

En revanche, Ernest fit ce soir-là plus ample connaissance avec Florence Vandenhoute qui était venue seule, sa sœur Rosa étant retenue à la maison par un gros rhume. Elle l'intéressa tout de suite par sa jolie figure, la grâce et la souplesse de sa taille ; et

bientôt les agréments de sa nature, à la fois expansive et réservée, achevaient de la lui rendre tout à fait sympathique.

En dépit de Mme Putzeys, qui de nouveau s'était dépensée en ruses de toute sorte pour l'accaparer au profit de ses filles, il avait reconduit la blonde grainetière rue des Chartreux et était rentré directement chez lui sans s'attarder dans aucun « Lion Rouge » ou « Bleu », comme il faisait d'habitude. Il s'endormit content de sa soirée et se réveilla le lendemain tout attendri par les visions charmantes qui avaient traversé son sommeil autant que par le soleil printanier qui dorait les rideaux de sa chambre.

C'est en vain que Geneviève et Jules lui demandèrent des détails sur la fête de la veille : il ne paraissait avoir nulle envie de s'épancher.

— Oh, disait-il, ça était bien plus amusant l'autre fois, chez les Putzeys !

On n'en put tirer davantage. Il déjeuna rapidement et partit aussitôt pour la Ville où il avait affaire avant de se rendre à l'usine.

Il marchait de son pas allongé et lourd, saluant au passage de multiples connaissances, quand un rassemblement l'arrêta au milieu de la rue de Jéricho.

Un accident venait de se produire dans la brèche formée par la démolition d'un grand immeuble; par suite de la maladresse du conducteur, un tombereau destiné à l'enlèvement des gravats y avait culbuté avec son gros cheval. La bête, affreusement écorchée à la tête et aux flancs par les chicots de mur qu'elle avait heurtés dans sa chute, demeurait suspendue, écartelée, la jambe droite de derrière et la jambe gauche de devant passées par dessus les brancards, dressés en l'air; sa position était si fâcheuse qu'il semblait impossible de la dégager sans lui briser quelque membre. La tête du pauvre animal

pendait dans le vide, lamentable, bavant une écume sanglante, tandis qu'un souffle rauque dilatait ses naseaux écarlates.

Toute l'équipe de démolisseurs était accourue, faisait amphithéâtre. Comment entreprendre le sauvetage ? Tout le monde demeurait perplexe, inactif. Et les badauds s'amassaient, tumultueux, bavards, invectivant le charretier stupide, mais ne suggérant aucune idée.

En ce moment, un homme fendit la foule et escalada un pan de mur d'où il parut étudier pendant quelques instants la position de la charrette et de la bête ; soudain, il sauta dans la fosse au risque d'être broyé si le véhicule faisait le moindre mouvement.

L'homme d'action venait d'apparaître, brusque, énergique, dominateur.

On le regardait. On le laissait faire. Déjà il s'occupait à caler la charrette en posant des moellons contre les roues.

Cette besogne terminée, il remonta d'un bond sur le mur, commanda d'une voix brève :

— Des cordes !

On lui remit un câble de chanvre auquel il fit d'abord un nœud coulant qu'il passa à son épaule; puis, il s'enroula la corde autour des reins sans crainte de salir ses vêtements. Alors, avec une agilité surprenante, le jeune homme grimpa le long d'une chèvre dressée au milieu du chantier mais encore dépourvue de palan et de treuil. Arrivé à mi hauteur, il déroula la corde qu'il lança par dessus une traverse de l'appareil; l'ayant rattrapée à la volée, il redescendit vivement dans le souterrain où il encercla plusieurs fois le ventre du cheval avec ce solide lien, dont il fit passer l'extrémité dans le nœud coulant glissé sur son bras.

Il travaillait seul avec une rapidité, une décision étonnantes. Une fois assuré que la bête

était soutenue, il remonta sur le mur et se mit en devoir de déboucler tous les harnais. Alors seulement il ordonna aux ouvriers d'empoigner la corde et de dégager la charrette. Entraînés, les hommes se précipitèrent dans la fosse, décalèrent les roues du lourd véhicule qu'ils firent reculer de quelques mètres tandis que le cheval, soutenu par le câble que l'on détendait à mesure, s'en venait reposer doucement sur le sol où il s'ébroua avec satisfaction.

— Allons, le plus difficile est fait! dit l'homme. Maintenant, vous n'avez qu'à mettre un plancher pour avoir le cheval et la charrette dehors... Ça n'est pas le diable. Mais moi, je n'ai pas le temps et je m'en vais. Salut!

Il battit ses mains l'une contre l'autre, se rajusta et regagna la rue à travers la foule qui s'écartait sur son passage avec une déférence dont il ne se rendait pas compte.

Or, comme il arrivait sur le trottoir, il aperçut, juchée sur un tas de poutres, une jolie fille qui le regardait avec des yeux écarquillés d'admiration. Et soudain, ce gaillard si résolu s'arrêta tout embarrassé :

— Hé, Mademoiselle Florence, s'écria-t-il en rougissant, quelle surprise de vous rencontrer ! Comment donc est-ce que vous êtes ici ? Vous n'êtes pas trop fatiguée de votre bal ?

Elle était émue :

— Je passais, dit-elle, en revenant du marché Sainte-Catherine. Oh, Monsieur Poels, comme c'est bien ce que vous avez fait ! J'étais si triste pour cette pauvre bête...

Il la rassura :

— Non, non, soyez tranquille, le cheval n'a rien de cassé ; des écorchures seulement... Ça sera vite guéri.

— J'ai tout vu, reprit-elle. Ah, ils ont eu de la chance de vous avoir !

— Oh, fit-il en souriant, ça n'est rien... A l'usine, vous comprenez, j'ai l'habitude avec les chevaux et les charrettes...

Et, comme il ne trouvait plus rien à dire :

— Mais prenez attention, Mademoiselle Florence, c'est tout rempli de clous sur ces planches et vous allez déchirer votre belle robe !

En même temps, il la débarrassait du filet plein de provisions qu'elle portait à son bras.

— Venez seulement ! dit-il en lui tendant la main pour l'aider à descendre de sa tribune improvisée.

Elle sauta légèrement sur le trottoir :

— Merci bien, Monsieur Ernest !

Et comme il lui remettait son filet :

— Mon Dieu, dit-elle, vous êtes encore tout blanc sur votre dos ! Attendez, je vais une fois vite vous frotter !

Il voulut s'y opposer, mais déjà elle battait la jaquette de sa petite main gantée de fil :

— Na, fit-elle, c'est parti !

Il était si confus qu'il ne savait que dire pour la remercier. Mais elle brusqua l'entretien :

— Au revoir, Monsieur Ernest! Bien des compliments, savez-vous, à votre mère et à Mademoiselle Geneviève !

Et il répondit, empressé et charmé :

— Je n'y manquerai pas, Mademoiselle Florence, autant de leur part!

*
* *

Le soir, en rentrant de l'usine, le grand Poels se montra plus expansif. Il donna d'abondants détails sur la soirée de la veille et se mit à parler de Florence Vandenhoute avec un entrain extraordinaire.

— Je l'ai encore rencontrée ce matin, dit-il à sa mère et à Geneviève, et elle m'a chargé de vous faire bien ses compliments !

Le plus étonné de tous fut le petit Poels : la mémoire de son frère ne lui semblait pas à

ce point exercée qu'elle lui permît de transmettre de banales politesses. Et puis, sans qu'il s'en rendît bien compte, il lui déplaisait qu'Ernest s'intéressât tout à coup tant que cela à l'une des jeunes filles dont il était en quelque sorte l'inventeur. En même temps, il était contrarié d'apprendre que Mlle Rosa avait une bronchite qui l'obligeait à garder la chambre. Toujours indécis, n'ayant pu fixer son choix entre les deux sœurs, il n'était en ce moment satisfait ni de l'une ni de l'autre : il en voulait secrètement à la première d'avoir paru si aimable à son grand frère tandis qu'il reprochait à la seconde d'être tombée malade sans qu'il eût été informé le premier de cette grosse nouvelle.

Il demeurait pensif, ne comprenant pas pourquoi Geneviève prenait tant de plaisir à questionner le bon géant.

C'est à peine s'il desserra les lèvres pendant le dîner tandis que son frère, sous l'empire

d'une joie intérieure dont lui-même ne distinguait peut-être pas encore très bien la cause, se montrait verbeux plus qu'il ne l'avait jamais été.

Le soir, comme Mme Poels était allée mettre de l'ordre dans la lingerie, il demeura seul avec Geneviève. Aussitôt la jeune fille posa son livre sur le pupitre ajusté au fauteuil mécanique, et d'une voix gentiment implorante :

— Cher, dit-elle, ne voudrais-tu pas retourner mes coussins?

Il accourut empressé et refit un siège plus moelleux.

— Merci, mon petit Julot!

Puis, le retenant par le bras, elle ajouta demi railleuse :

— Est-ce qu'on peut savoir pourquoi vous êtes si triste aujourd'hui?

Il la regarda avec un sourire forcé :

— Moi triste! Et pourquoi donc?

— Parce qu'il vous semble peut-être que

Mademoiselle Florence intéresse un peu trop notre grand frère...

Il restait interdit devant cette enfant qui pénétrait ses intimes pensées :

— Tu te trompes, dit-il sans oser la regarder ; que veux-tu que cela me fasse ?

Mais elle tenait bon :

— Pourtant, reprit-elle, il n'y a pas là de quoi te laisser si indifférent ! Veux-tu que je te dise ? Et bien, je trouve, moi, que l'aventure devrait te réjouir...

Cette fois, il la considéra avec une vive surprise :

— Tu te moques encore ?

— Nullement, répondit-elle. Je t'observe depuis quelque temps... Tu ressembles au jeune prince de la Tempête : tu es triste, toujours assis et rafraîchissant l'air de tes soupirs ! Alors, j'ai fait une grande découverte : tu aimes les deux petites Vandenhoute à la fois ! Oh, ne proteste pas : je sais ce que je dis.

Oui, tu les aimes ou tu crois les aimer toutes les deux et l'impossibilité de te décider pour l'une ou pour l'autre est un cruel tourment. Or, voilà Ernest, qui sans se douter de rien, l'excellent garçon! te débarrasse aujourd'hui de ce problème angoissant. Il va aimer, il aime peut-être déjà Florence Vandenhoute. Grâces lui soient rendues, car il fixe ton cœur!...

Il ne comprenait pas.

— Mais oui, poursuivit-elle, puisque c'est Rosa que tu choisis! Et je t'approuve sincèrement, non que Florence ne soit également charmante, mais Rosa a plus de vivacité, de finesse, au moral comme au physique... Elle est plus jeune aussi. Je les crois toutes deux assez ignorantes; mais, avec toi, Rosa « profitera » comme on dit, tout de suite, tant elle aura le désir de partager tes goûts, tes travaux et de te faire honneur. Elle est plutôt moderne, cette petite et, Dieu me démente, mais la voilà qui fransquillonne déjà très agréablement!...

Quant à Florence, belle et robuste fille sans prétention, c'est la femme paisible, la bonne ménagère qui convient au bon géant. Ceux-là s'aimeront tendrement et bourgeoisement sans mêler à leur calme bonheur aucun souci d'ordre spirituel. Ils perpétueront les traditions d'autrefois. Ils seront « vieux Bruxelles »...

A mesure qu'elle parlait, la figure du petit Poels perdait de sa gravité morose et s'éclairait :

— Comme tu y vas! dit-il enfin. A t'entendre, nous voilà mariés! Pourtant si tu te trompais sur mes vrais sentiments à l'égard des demoiselles Vandenhoute?...

Elle sourit doucement :

— Non, dit-elle, c'est impossible, car j'ai sur mon gros nez le lorgnon invisible et magique qui lit dans les âmes!

Il n'hésita pas davantage :

— Eh bien oui, s'écria-t-il, tu as parfaitement deviné! Je pense que je les aimais

toutes deux, et c'est peut-être parce que je les ai toujours vues ensemble. L'une et l'autre me charmaient également et je me sentais incapable d'une préférence. Cela me désolait au point de me faire perdre l'appétit et le sommeil. Mais à présent, c'est fini. Grâce à toi, je cesse de balancer, je me décide!

Et avec une animation croissante :

— Mais oui, c'est Rosa qui me plaît le mieux! Et d'abord, c'est Rosa qui m'a parlé la première! C'est Rosa qui, la première encore, a prononcé ton nom lorsque je me suis rendu dans la belle boutique, la veille de ta fête! Oui, c'est Rosa la plus gracieuse, la plus vive, la plus intelligente!... Où donc avais-je l'esprit quand je les confondais toutes deux dans mon cœur? Oh, maintenant j'en suis sûr : c'est Rosa que j'aime!

Les mots sortaient de ses lèvres, incohérents, tumultueux. Soudain, il fit retentir sur les joues de Geneviève deux baisers sonores :

— Tu es la Raison même, s'écria-t-il.

— Oui mais, dit-elle, un petit moment : es-tu bien sûr que Mademoiselle Rosa réponde à ta flamme ?

Il ne s'était pas encore posé une question aussi indiscrète ; elle calma sur le champ son exaltation :

— C'est vrai, soupira-t-il avec découragement, je ne sais rien de ses sentiments à mon égard. Au fait, pourquoi aurait-elle la moindre inclination pour moi ? Elle me connaît si peu. Nos rencontres furent si rares ! A peine, si nous nous sommes vus deux ou trois fois : dans le magasin de la rue des Chartreux, au bal des Putzeys, à la...

Il s'arrêta brusquement comme sur une mauvaise pente, puis il reprit :

— Car je ne compte pas nos petits bonjours quotidiens au travers de la vitrine...

— Ni la fameuse soirée au cinématographe ! interrompit Geneviève avec un grand sérieux.

Il parut si interloqué que la jeune fille éclata de rire :

— Allons, dit-elle, en l'embrassant à son tour, rassure-toi, timide Julot, et espère! Quelque chose me dit que c'est surtout depuis cette soirée mémorable que Rosa est triste et souffrante. Devine, si tu peux, ce qu'il faut en conclure ?

La figure du jeune homme s'éclaira de nouveau : il n'aurait jamais cru qu'il pût y avoir dans le chagrin de la jeune fille quelque chose qui lui fît plaisir.

— Mais, objecta-t-il tout à coup, comment Papa et Maman accueilleront-ils nos projets?

— Ne t'embarrasse point de cela, répondit Geneviève, cela me regarde. Assure-toi d'abord de Rosa. Il faut aller prendre de ses nouvelles et le plus tôt possible. Afin d'être plus à l'aise, tu diras que tu viens de ma part...

— C'est cela, tu as raison, dit-il avec fermeté, j'irai, et pas plus tard que demain.

— Et profite de l'occasion pour te faire présenter à M. Vandenhoute. C'est un homme fort intelligent et...

Elle s'interrompit un moment pour reprendre avec malice :

— Et il est grand temps, ma foi, que vous fassiez plus ample connaissance !

Mais cette nouvelle allusion au cinématographe ne l'impressionna que médiocrement. Il était si heureux d'avoir enfin démêlé les vrais sentiments de son cœur qu'il s'endormit ce soir là tout apaisé, confiant dans l'avenir, bien résolu, cette fois, à abandonner le rêve pour l'action, au rebours d'Hamlet, prince de Danemark.

VI

La maison Vandenhoute datait du règne de Joseph II. Fondée par l'arrière-grand-père du propriétaire actuel, elle s'était développée d'une façon continue et faisait aujourd'hui le commerce de gros. En réalité, le magasin de détail eût pu être liquidé depuis longtemps. Mais M. Vandenhoute n'avait jamais pu s'y résoudre, tant ce petit négoce lui était cher par le souvenir de ceux qui l'avaient exercé avant lui, tant il lui semblait aussi que la rue des Chartreux, déjà abîmée par la construction de hideuses bâtisses de rapport, perdrait encore de son pittoresque s'il faisait disparaître une des plus jolies boutiques du vieux Bruxelles.

Car M. Vandenhoute était un original, peu épris de modernité en dehors des affaires et qui déplorait l'enlaidissement systématique que l'on imposait aux quartiers de la ville basse sous prétexte de les assainir.

Et puis, cette vieille boutique avait été témoin de sa félicité conjugale ; la charmante Mme Vandenhoute, morte à la fleur de l'âge, y avait occupé des places favorites que son ombre venait probablement visiter encore et sur lesquelles les regards du grainetier ne se fixaient jamais sans une tristesse attendrie. C'est pourquoi, au lendemain de la cruelle séparation, il avait retiré ses deux filles de l'école afin de les placer à la tête du magasin sous la surveillance de sa sœur, l'excellente Mlle Angélique, qui était venue se fixer définitivement auprès de lui.

Il était loin d'être avare ; mais, considérant que des jeunes filles privées de leur mère ne doivent pas rester oisives, il préférait qu'elles

s'occupassent de commerce plutôt que de chiffons. Obligé du reste à de fréquents voyages, il entendait être secondé par de sûres auxiliaires. Au surplus, en cas de mauvais sort, le magasin ne pouvait-il pas un jour aider à l'établissement de l'une ou l'autre des jeunes filles? Il fallait en effet tout prévoir.

Florence venait à peine d'atteindre ses seize ans et Rosa en avait quatorze et demi quand elles quittèrent l'école pour le magasin. L'âme riante et joyeuse avec laquelle elles accomplissaient de modestes fonctions leur avait tout de suite attiré la sympathie des habitants du quartier et c'est ainsi qu'elles devinrent pour tout le monde « les petites Vandenhoute » : appellation bienveillante où se mêlait beaucoup d'intérêt, parfois même de la tendresse, et qui résumait la bonne opinion que le populaire entretenait à leur égard.

Elle eurent beau grandir, devenir des

demoiselles, elles restèrent toujours « les petites Vandenhoute ». Comme elles étaient for jolies, il eût été assez naturel de craindre que, sous prétexte d'achats, des galants n'encombrassent souvent la boutique ; mais point de danger : s'il arrivait d'aventure qu'un quidam donnât de l'inquiétude par ses allures empressées ou des propos trop hardis, voilà que Mlle Angélique sortait tout à coup de son coin où personne ne la devinait tapie, pour apparaître au comptoir dans tout le prestige de sa laideur endentée et tutélaire. A cette vue, le plaisantin le plus résolu perdait instantanément son bagout, et, l'âme assaillie d'une véritable panique, il payait son emplette en tremblant et vidait prestement la place.

Et l'excellente femme souriait d'un petit air de victoire, attribuant à la majesté de son port et de ses manières une retraite précipitée qui n'était provoquée que par sa redoutable prestance de maritorne et les terribles

boutoirs que sa mâchoire supérieure projetait hors de sa bouche. Car Mlle Angélique était peut-être aussi coquette que peu revenante en figure; elle ne s'était d'ailleurs jamais imaginée qu'elle fût laide, se mirant sans peur dans toutes les glaces et s'y faisant force mines agréables.

Elle eût pu s'étonner d'être restée vieille fille, mais se gardait d'en rien faire, persuadée que c'était sa faute : elle avait trop exigé de ses prétendants imaginaires. Et puis, sa surdité lui apparaissait comme un mal bien plus affligeant que le célibat et l'empêchait de trop souffrir de celui-ci. Aussi bien, la mort de sa belle-sœur, en élargissant son étroite existence, lui avait imposé d'absorbants devoirs de maîtresse de maison qu'elle remplissait avec joie et orgueil à cause de l'affection qu'elle portait à ses nièces et de la respectabilité dont ils la revêtaient aux yeux de ses « connaissances ».

Florence et Rosa faisaient très bon ménage avec leur tante; elles se moquaient bien un peu des atours et des rubans multicolores de la vieille fille, mais sans que celle-ci pût en éprouver la moindre amertume. Toujours prêtes à se rendre service, les deux sœurs s'entendaient à merveille; aucun nuage n'avait encore altéré leur mutuelle tendresse.

C'étaient aujourd'hui de grandes demoiselles de vingt-et-un et de dix-neuf ans et demi que les jeunes gens regardaient avec beaucoup d'intérêt. Rosa, la plus jeune, était vive, spontanée, babillarde; ses yeux pétillaient sous leurs sourcils de velours. Elle avait le teint légèrement bronzé et des dents riantes dans une jolie bouche; sa gaîté, faite de malice, observait les ridicules des gens et savait les imiter avec la plus amusante fantaisie. Pourtant, elle était fort sensible, prompte à s'alarmer, tombant parfois en d'inexplicables tristesses.

La physionomie de Florence était beaucoup moins mobile, moins significative que celle de sa cadette. Une grande douceur alanguissait ses yeux bleus. Son visage avait le repos, l'absence de passion d'une vierge de Primitif. De fait, la jeune fille n'était pas remuée pour peu de chose. C'était une petite intelligence calme. Bref, les deux sœurs avaient leur charme particulier qui s'accentuait encore par le contraste.

Déjà, à maintes reprises, M. Vandenhoute avait été pressenti par des pères de famille au sujet de l'établissement de « ses demoiselles ». Mais le grainetier n'était nullement pressé de se séparer de ses filles qu'il chérissait jalousement et n'entendait marier que selon leur inclination. Or, ni la placide Florence ni la vive Rosa n'avaient manifesté jusqu'à présent aucune impatience de quitter la maison ; leur cœur, il le pensait du moins, continuait de battre, insoucieux de l'amour et du mariage.

* * *

Donc, M. Vandenhoute vivait fort tranquille, lorsqu'un soir en rentrant de voyage, l'attitude de ses filles à l'égard l'une de l'autre lui parut singulière. Elles, si gaies, si bavardes d'habitude, elles étaient moroses, presque silencieuses. On eût dit, chose invraisemblable, que pour la première fois de leur vie, elles se boudaient. Très alarmé, il voulut d'abord interroger M^lle^ Angélique Vandenhoute. Celle-ci, qui entendait si mal, y voyait par contre fort clair :

— Il y a, dit-elle brusquement, que les petites sont amoureuses du même jeune homme !

— Qu'est-ce que vous me chantez là, Angélique ! fit le grainetier en éclatant de rire.

Elle ne s'émut pas autrement et conta l'histoire. Les deux sœurs aimaient le petit

Poels; elles s'étaient aperçues de la rivalité de leurs sentiments au lendemain de la représentation cinématographique.

— Comment, s'écria M. Vandenhoute, c'était le petit Poels, ce jeune homme qui se trouvait derrière nous avec cette jolie fille! Hé, hé...

— Ah, Dieu sait si le pauvre garçon faisait tout son possible pour se cacher! Mais les petites l'ont très bien reconnu...

Le grainetier ne pouvait s'empêcher de sourire en se rappelant les exclamations d'Adèle et son impertinente réflexion sur le chapeau de la vieille demoiselle. Quelle chance pour le petit Poels que Mlle Angélique fût sourde!

— Oui, le pauvre garçon! fit-il à son tour avec bonne humeur.

— Il ne faut pas rire, reprit la vieille fille avec gravité, car le lendemain les petites étaient si changées, si tristes! Et c'est comme

ça qu'elles ont su qu'elles aimaient le petit Poels...

Cette révélation inattendue amusa d'abord beaucoup le négociant; d'ailleurs, il ne lui déplaisait pas que ses filles eussent lié connaissance avec M^lle^ Geneviève, car il estimait grandement la famille Poels. Au surplus, il ne prenait jamais les choses au tragique; aussi ne se fit-il pas faute de taquiner ses filles en lançant mille brocarts à l'adresse de M. Jules. Ces plaisanteries affectaient surtout Rosa. Douée d'une sensibilité plus vive que celle de sa sœur, la jeune fille avait été profondément bouleversée en voyant le petit Poels en compagnie de sa maîtresse. Alors seulement, elle avait compris la nature et la force de ses sentiments à l'égard du jeune homme; elle l'aimait donc puisqu'elle éprouvait tant de chagrin de lui savoir une liaison! Bien sûr que M. Jules, malgré la gentillesse qu'il lui témoignait, ne pensait

nullement à elle et ne l'aimerait jamais. Et d'ailleurs, ne montrait-il pas le même empressement vis-à-vis de Florence? Elle avait deviné la cause de la tristesse de sa sœur bien plus vite que celle-ci n'avait surpris le secret de la sienne. Depuis cette soirée funeste, les deux sœurs se jalousaient et n'osaient s'expliquer.

Mais tandis que Florence supportait doucement ce premier chagrin qui n'était peut-être chez elle qu'une désillusion, Rosa au contraire ressentait un vrai désespoir. Les devoirs familiers qu'elle remplissait d'ordinaire avec tant de bonne humeur lui étaient devenus fastidieux. Elle ne souriait plus et semblait en proie à un insupportable ennui. Ah, si elle avait pu devenir très malade, mourir poitrinaire par exemple, comme l'héroïne d'un roman-feuilleton! Malgré tous ses efforts, elle ne parvint qu'à s'enrhumer, ce qui l'empêcha d'accompagner sa sœur au bal de M^me^ Bombaerts.

Mais la crise allait se dénouer, précisément à cause de ce bal. En effet, quelques jours après ce grand événement et le sauvetage du cheval rue de Jéricho, Florence se jetait dans les bras de sa cadette en s'écriant :

— Ne soyons plus fâchées, veux-tu ? Je puis bien le dire maintenant... M. Jules est très gentil, mais je crois que c'est plutôt M. Ernest que j'aime !

* * *

Or, ce jeudi là était justement le 20 avril, grand jour d'expédition pour le Congo, car l'*Elisabethville* levait l'ancre le surlendemain.

Autour du calorifère de porcelaine qui occupait le milieu du magasin, des colis, des ballots de toute sorte s'empilaient, sur lesquels M. Vandenhoute, armé d'un robuste pinceau, traçait depuis plus de deux heures des inscriptions, des marques, des noms de villes

congolaises sous la dictée de Florence penchée au-dessus d'un grand livre.

— M. C. Poste de Bankana, district de Stanley-Pool. — G. T. Poste de Popocabacca....

Et la jeune fille de s'interrompre en riant :

— Mon Dieu, papa, ça sont tout de même de drôles de noms !

— Continue, continue, faisait le grainetier, nous n'avons pas le temps de nous amuser !.... Tu dis Popo.... Popo.... Quoi ?

Et il éclatait de rire à son tour. Grâce à ces plaisanteries anodines, la besogne était bien moins fatigante.

Jamais le magasin n'avait présenté un aspect si pittoresque.

Il avait d'ailleurs sa réputation dans le quartier ; son fondateur l'eût parfaitement reconnu, car il était demeuré tel qu'autrefois ; pour rien au monde, M. Vandenhoute, dans son horreur des transformations mo-

dernes, n'eût consenti à changer sa décoration, son mobilier et sa boiserie si aimablement surannés.

Sur les innombrables casiers vert-pâle qui lambrissaient la pièce à hauteur d'homme, se trouvaient appendues des planches encadrées représentant des fleurs, des fruits, des légumes et des volatiles, le tout admirablement dessiné et colorié. C'était des roses largement épanouies, des œillets, des lys, des quarantaines, toute une flore démesurée et merveilleuse copiée sans doute dans les jardins d'Armide. Puis, on admirait des poires, des pommes, des raisins hors de proportions, comme les fruits de Chanaan, et dont la vue succulente faisait monter à la bouche une salive sucrée; après quoi, les yeux charmés se posaient sur les concombres énormes, superbement verruqueux à la manière des crapauds, les betteraves violacées, les courges damasquinées comme des gargou-

lettes arabes, les potirons à la cosse excoriée, gercée de pléthore et peinte de ce vermillon un peu fade qui semble détonner sur leurs formes monstrueuses.

Enfin, les gallinacés illustraient tout un panneau : fiers coqs de Houdan et de Brahmapoutre dressés sur leurs ergots; massifs coucous de Malines, au délicieux plumage ardoisé, picorant au milieu de leurs poussins; oies blanches ahuries; gros dindons en colère; paons faisant la roue et toute une amusante barbotade de canards indigènes et mandarins.

Au dessus de ces lithographies, qui éclairaient les trois pans de mur, régnait une galerie en encorbellement où se trouvait accumulé tout un stock de marchandises de vente moins courante. On y montait par un petit escalier qui colimaçonnait dans un angle de la pièce; mais on pouvait également y accéder de la maison par une porte qui ouvrait sur le

palier de l'entre-sol. Rien de plus gracieux, de plus gai que la balustrade de cette galerie ; elle se composait de barreaux contournés en forme de feuillage et de fruits auxquels mille objets étaient accrochés : des filets, des cages, des paniers, des vans, des pièges, des instruments d'arrosage et bien d'autres choses.

C'était un pêle-mêle amusant et plein de couleur qui eût séduit un petit maître minutieux.

Six heures venaient de sonner aux Riches-Claires ; par l'œil de bœuf quadrillé, qui surmontait la porte de la galerie aérienne, un rayon de soleil pénétrait obliquement à travers le magasin, étalant des plaques d'or sur les objets qu'il rencontrait sur son passage, tandis que dans les pénombres cendrées il pétillait en fines bluettes sur les ferrures, les boucles de cuivre, les joncs vernis, et jusque sur la blonde chevelure de Florence.

Cependant M. Vandenhoute, le bras très fatigué, faisait une pause quand un visiteur apparut soudain sur le seuil de la porte.

— Mais qui voilà! s'écria Florence, Monsieur Jules!.

Aussitôt, elle sortit de derrière le comptoir et s'engageant dans le labyrinthe formé par les piles de ballots, elle alla au devant du jeune homme.

— Je ne vous dérange pas? fit-il en rougissant.

— Non, non, dit-elle; mais il faut nous excuser, c'est une déroute ici avec ce Congo! Venez seulement par ici....

Et, le prenant par la main, elle le conduisit devant M. Vandenhoute qui, complètement masqué par un rempart de colis venait d'allumer sa grosse pipe.

A la vue du négociant, dont il était à cent lieues de soupçonner la présence, le petit Poels se sentit flageoler.

— Papa, fit la jeune fille sans remarquer ce trouble, voilà Monsieur Poels, le frère de Monsieur Ernest...

— Monsieur... bégaya le timide visiteur, Monsieur...

Mais il ne put en dire davantage : il avait perdu la faculté de penser, tant sa stupeur et son émotion étaient vives.

M. Vandenhoute était un homme de haute taille, sec et nerveux. Sa figure osseuse, sommée d'une chevelure grise hirsute, allongée d'une barbiche poivre et sel, ne manquait pas d'une certaine finesse à part le nez un peu épais, où l'on retrouvait peut-être quelques points de ressemblance avec celui de M^lle^ Angélique ; les yeux verts brillaient très vifs, généralement rieurs, mais se fermaient parfois à demi pour lancer un regard acéré et profond.

En somme, l'expression habituelle de la physionomie avait quelque chose d'ironique,

sans rien toutefois de désobligeant ni de prémédité ; cela ne mettait pas tout le monde à l'aise au premier abord.

On comprend donc le saisissement du petit Poels quand il se trouva en face de ce grand homme qui l'examinait curieusement et dont la tête empruntait une sorte de majesté aux nuages de blanche fumée qui l'environnaient, comme un Dieu de l'Ouranos.

Mais il fallait que la situation se détendît.

— Ah, c'est vous qui êtes Monsieur Poels junior ! s'écria enfin le grainetier en se détachant du comptoir et en se redressant de toute sa hauteur. Eh bien, je ne suis pas fâché de faire votre connaissance !

A cette déclaration, qui pouvait paraître courroucée, le petit Poels cessa de respirer. Mais brusquement M. Vandenhoute lui tendit la main. Alors, un peu d'air rentra dans les poumons du jeune homme qui se mit à balbutier :

— Monsieur, je m'excuse de....

Le grainetier s'amusait de sa gêne tout en le considérant avec bienveillance. Soudain, adressant un clin d'œil à sa fille qui avait repris sa place au comptoir :

— Mais attendez donc, dit-il en portant la main à son front songeur, il me semble bien que je vous ai déjà vu quelque part... Mais oui, je vous reconnais, c'est bien vous n'est-ce pas qui...

— Papa, interrompit vivement Florence, je vais une fois vite voir jusqu'à la cuisine !

Et elle s'enfuit, incapable de s'amuser davantage de l'embarras douloureux du jeune homme.

Le petit Poels chancelait et fermait les yeux quand la main du grainetier s'appesantit sur son épaule et le secoua avec familiarité :

— Tous mes compliments, mon ami ! Hé,

vous avez du goût... Elle n'est pas mal votre « crotje » !

Aussitôt, de pâles qu'elles étaient, les joues du pauvre Jules sautèrent d'un bond au rouge cramoisi :

— Je vous jure, Monsieur, que...

— Et pas sa langue dans sa poche! continua le négociant sans entendre. Mazette, c'est une gaillarde!

— Je tiens à vous dire... essayait de nouveau le jeune homme, je tiens à vous dire que...

Il voulait s'expliquer, faire comprendre au grainetier que les apparences calomniaient ses mœurs qui étaient les plus pures du monde.

— Non, non, laissez, interrompit le loquace M. Vandenhoute, j'avoue que cette petite m'a beaucoup amusé!

— Mais...

— Allons, allons, fit le grainetier avec bon-

homnie, ne vous défendez donc pas! Un garçon de votre âge doit avoir une maîtresse. Bah, je sais ce que c'est... Que diantre, j'ai été jeune, moi aussi!

Devant une aussi belle indulgence, le petit Poels reprenait peu à peu possession de lui-même. Enfin, profitant de ce que M. Vandenhoute remettait sa pipe à la bouche et savourait une bouffée :

— Je dois vous dire, fit-il avec une certaine assurance, que je ne suis plus avec cette demoiselle... Nous nous sommes séparés à l'amiable il y a déjà plus de quinze jours!

— Eh bien, c'est dommage! dit le grainetier avec malice. Hein, je suis sûr que vous la regrettez...

— Oh non! poussa le petit Poels.

Il avait mis dans ces deux mots toute sa sincérité, tout le triomphe de sa délivrance.

— Elle vous trompait peut-être, insinua M. Vandenhoute.

— Non, non, protesta vivement le jeune homme, ou du moins je ne crois pas...

Et baissant les yeux :

— Non, c'est moi qui la trompais, je veux dire que c'est moi qui ne l'aimais plus!

— Je comprends, dit négligeamment le grainetier, vous en aimez une autre... Oh, je comprends... La brune après la blonde, c'est si naturel!

Mais devant l'émoi qui se peignait de nouveau sur la figure du jeune homme, M. Vandenhoute ne voulut pas prolonger plus avant son malicieux interrogatoire :

— Hé, s'exclama-t-il tout à coup, nous bavardons et je ne vous ai pas encore demandé ce qui me procure le plaisir de votre visite...

— Mais, dit le petit Poels avec un embarras nouveau, je venais en passant... Je venais de la part de ma sœur Geneviève pour prendre des nouvelles de Mademoiselle Rosa... Mon

frère Ernest nous a dit qu'elle avait été si malade...

— Vous êtes bien aimable, répondit le grainetier. En effet, Rosa a souffert d'un gros rhume... Et puis elle avait des idées noires... Enfin elle ne savait pas ce qu'elle voulait. Heureusement, ça va beaucoup mieux. Mais entrez donc, vous irez lui dire bonjour...

Et M. Vandenhoute poussait doucement le jeune homme au fond du magasin quand la porte de la galerie s'ouvrit et une forme féminine se pencha sur la balustrade aérienne :

— Vite, Papa, l'ouvrier de Cappellemans est là pour souder les caisses qui sont dans la cour...

— Tenez, dit le grainetier, la voilà !

Et M. Vandenhoute avait depuis longtemps disparu que le petit Poels, le nez en l'air et le cœur sonnant dans la poitrine, regardait toujours la jeune fille qui demeurait là-haut immobile, jolie comme une Sainte Vierge dans

sa longue robe flottante, la tête encapuchonnée de laine et nimbée d'or par la lucarne ronde qu'enflammait le soleil couchant.

Et il lui parut que le magasin s'était subitement empli d'une clarté et d'une gaîté nouvelles.

— Comment, c'est vous, Monsieur Jules! dit-elle enfin d'une voix douce, bien qu'un peu enrouée encore.

— C'est moi! répondit-il humblement; je suis venu pour prendre des nouvelles de votre santé...

Et après une pause :

— J'étais si inquiet!...

— Oh, vous dites ça!

— Je vous jure que c'est la vérité! Si vous saviez combien je suis malheureux depuis... depuis...

Il hésitait à s'expliquer :

— Ne dites pas, ne dites pas! interrompit vivement la jeune fille, je sais... Moi aussi,

j'ai été si triste... Mais à présent, je suis devenue raisonnable et... et je ne vous en veux plus.

— Vous m'en vouliez! fit le jeune homme avec un accent de joie; vous m'en vouliez! Mais pourquoi donc?

— Comme si vous ne le saviez pas! répondit-elle en se détournant. Mais c'est fini maintenant... J'ai compris que je n'étais rien pour vous et... je me suis consolée.

A ces paroles, touchant aveu indirect, le petit Poels sentit son cœur se gonfler d'espoir et de joie :

— Mademoiselle Rosa, dit-il, est-ce que vous ne voulez pas descendre un petit moment?

— Est-ce que je dois?...

— Oh si, venez, venez!

Il ne fallut pas la supplier davantage. Soudain, relevant le bas de sa robe, elle s'engagea dans le petit escalier gironné dont les

marches de fonte résonnaient harmonieusement sous ses pas pressés.

Il était accouru pour la recevoir. Il s'empara de sa main :

— Oh! Mademoiselle Rosa, s'écria-t-il avec une émotion qui détimbrait sa voix, que je suis heureux de vous voir!

Mais elle secouait doucement la tête comme si elle doutait de la sincérité de ses paroles. Légèrement pâlie, les traits amaigris par la fièvre, elle était peut-être plus charmante encore avec ses yeux ardents qui luisaient au fond de son capuchon de laine, comme des escarboucles.

— Non, Monsieur Jules, soupira-t-elle tristement, non, vous êtes bien gentil, mais je ne peux pas vous croire...

Alors il ne voulut plus être timide et voilà qu'un flot de jolies et douces paroles ruissela de ses lèvres. Et c'était la romance de son cœur amoureux. La jeune fille, toute remuée,

avait posé la main sur sa poitrine pour en comprimer les battements.

— Oh, répondez-moi, s'écria le jeune homme avec un accent de supplication désespérée, répondez-moi !

— Non, fit-elle de nouveau, je ne veux pas vous croire. Ne pensez plus à moi !

— Alors, dit-il, vous ne m'aimez pas !

Elle fixa un moment sur lui ses grands yeux noirs et répondit sourdement :

— Non, je ne crois pas que je vous aime « comme ça » ; séparons-nous, Monsieur Jules, cela vaut mieux...

Et lentement, elle se retourna pour regagner l'escalier.

Alors, complètement désemparé :

— Oh, Rosa, je n'aurais jamais cru ça de votre part ! Tenez, vous êtes une sans cœur ! Eh bien, puisque c'est ainsi, je pars ! Vous ne me verrez plus. Adieu pour toujours ! Je vais quitter la Belgique !

Elle s'était arrêtée sur la première marche :

— Et où donc allez-vous? dit-elle d'un air de grande curiosité.

— Très loin! fit-il tout égaré. Tenez, je vais là!

Et, au hasard, il posa un doigt tragique sur le plus volumineux des colis destinés au Congo.

Elle sauta vivement dans le magasin et accourut pour lire l'inscription tracée sur le ballot :

— Comment, s'exclama-t-elle avec gaminerie, vous iriez à Popocabacca!

— Oh, il ne faut pas plaisanter, répondit-il très sombre. Oui, j'irai à Popocabacca et même bien plus loin si c'est possible. Et un jour, je serai tué, massacré par les sauvages!...

— Mangé peut-être! enchérit-elle avec une horreur comique.

Il la regardait, stupéfait de sa gaîté. Mais il

n'eut pas le temps de s'étonner davantage car déjà elle l'attirait contre sa poitrine d'un geste quasi maternel :

— Non, dit-elle en laissant retomber sa jolie tête sur l'épaule du jeune homme, non, non, vous ne partirez pas... Je vous le défends. Je veux que vous restiez auprès de moi toujours, toujours !

Il la tenait dans ses bras et murmurait, ivre de tendresse et de bonheur :

— Oh, méchante fille que vous êtes !

Et tout de suite leurs regards se prirent en même temps que leurs lèvres...

VII

Un soir de mai, Geneviève avait dit au grand frère :

— Je n'en puis plus. Il faut me porter dans ma chambre...

Elle prenait sur elle depuis quelques jours afin de n'alarmer personne, mais la fièvre surmontait enfin ses dernières forces.

Quand son vieil ami le docteur Carlier eut déterminé le caractère de la maladie, il fut consterné. C'était le typhus. Geneviève semblait perdue.

Une tristesse affreuse s'appesantit sur la maison où chacun continuait de vivre dans une sorte d'hébétude, avec des gestes d'auto-

mate. Il fallut enlever la cloche du vestibule dont le timbre retentissant importunait la malade. Et puis, le vingtième jour, on étendit un épais lit de paille dans la rue afin d'amortir le fracas des voitures et des chariots. C'était la crise suprême.

Or, le lendemain, après une nuit de veille au chevet de la jeune fille délirante, le docteur s'approcha de la pauvre mère :

— Espérez, dit-il en tremblant d'émotion, je crois bien qu'elle est sauvée !

Ce fut comme un miracle. Un mois plus tard, Geneviève pouvait quitter le lit et passer quelques heures dans son fauteuil mécanique. Au sortir de cette affreuse nuit, ce fut un ravissement pour elle de penser et de parler de nouveau.

Bientôt, on lui permit de recevoir des visites. C'est pendant cette longue et douce convalescence, qu'elle prépara M. et Mme Poels au mariage de ses frères avec les demoi-

selles Vandenhoute et emporta leurs dernières hésitations en les persuadant que le bonheur des jeunes gens était le plus sûr remède qui pût la ramener définitivement à la santé. De fait, aussitôt que les fiançailles furent chose décidée, la malade sembla reprendre chaque jour des plus grandes forces.

Toujours immobilisée sur son fauteuil, on eût dit qu'elle sentait moins la pesanteur de ses membres. Il y avait à présent dans les sourires de sa gaîté comme une nuance de mystère dont le vieux docteur, son « parrain » ainsi qu'elle l'appelait familièrement, était seul peut-être à partager le secret avec elle.

* * *

On ne saurait s'imaginer la consternation de Mme Putzeys en apprenant les fiançailles du grand et du petit Poels avec les jolies grainetières de la rue des Chartreux. Quelle mésalliance ! Elle en restait stupéfaite. Tout le

quartier retentit bientôt de ses commentaires indignés. En vain l'excellent M. Putzeys, qui ne s'était jamais fait d'illusions sur les espérances de sa femme, l'engageait-il à dissimuler un dépit dont l'expression trop violente et publique pouvait nuire à l'établissement de leurs filles; sa philosophie placide ne faisait qu'exaspérer davantage la descendante de la « marquesa » ibérique.

— C'est de votre faute ! s'écriait la bilieuse femme. L'indifférence et la mollesse de votre caractère ont compromis le succès de mes avances. Il fallait agir de votre côté et vous n'avez rien fait. M. Poels eût compris, lui, beaucoup mieux que sa sotte femme, l'honneur de s'unir à une famille comme la nôtre...

Mais le brave homme n'avait aucune vanité :

— Bah, répondait-il, M. Poels sait bien que nous ne sommes que des marchands de pots !

— Parlez pour vous ! sifflait la vipère.

Vous conviendrez, au moins, que nos filles ne sont pas des boutiquières comme ces deux intrigantes qui aguichent les garçons derrière leur comptoir !

Doucement, il protestait contre une si vilaine calomnie :

— Allons, ma chère, ne soyez pas injuste... Les petites Vandenhoute sont de vaillantes filles dont il n'y a que du bien à dire.

— Elles sont d'une coquetterie révoltante !

— Mais non, elles sont charmantes, voilà tout !

Le grand et le petit Poels n'attendirent pas longtemps leur tour : l'aîné était un rustre et le cadet un empoté, sans compter qu'ils étaient acoquinés l'un et l'autre à des maîtresses ramassées dans la plus basse classe. Ah, les petites Vandenhoute pouvaient bien les épouser ! Elles en verraient de grises avec ces deux là !

Cette fois, M. Putzeys ne pouvait s'empêcher de railler :

— Hé, faisait-il, cessons alors de nous plaindre. A vous entendre, nos pauvres filles l'ont échappé belle !

A quoi Mme Putzeys, un instant démontée par cette logique, ripostait furieusement qu'il était stupide et qu'on ne pouvait raisonner avec lui.

Pour Mlle Bombaerts, il faut convenir qu'elle ne s'émut pas autrement de la nouvelle; elle plaignit seulement le grand Ernest de renoncer à sa tendresse. Puis, sans perdre de temps, elle pointa son corsage sur un jeune veuf.

En attendant, M. Poels et le père Vandenhoute trouvaient plaisir à se voir. Ils se connaissaient d'ailleurs de longue date; ils avaient été à l'école ensemble et ne faisaient que renouer des relations que leurs années d'apprentissage à l'étranger, plus encore que

la différence de leurs métiers, avaient interrompues jusqu'à ce jour.

M. Poels était un homme de forte structure, au visage coloré et largement épanoui. Actif, sérieux, il commandait à son personnel avec rudesse, bien qu'il fût sensible à ses heures. Sans avoir fait d'études régulières, il possédait une instruction pratique qui le mettait au niveau d'un technicien diplômé. L'atelier de construction, qu'il avait repris dans des moments difficiles, avait tout de suite prospéré sous sa direction; la société était actuellement surchargée de commandes et traitait avec le client d'égal à égal.

Comme il avait passé une grande partie de sa jeunesse dans les usines du Nord de la France, l'industriel s'exprimait avec facilité. Point mélancolique, doué d'une certaine faconde verbale, il aimait à discourir surtout à table. Le succès et l'argent l'avaient gonflé de quelque importance.

Mais sa vanité était inoffensive et n'avait rien de méprisant : elle désarmait spontanément en face de qui la trouvait outrecuidante et la heurtait de front. C'est ainsi que, lors de sa première entrevue avec M. Vandenhoute, il n'avait pu s'empêcher de faire ressortir le prix de son consentement ; mais le grainetier lui avait répondu avec un flegme hautain qu'il ne voyait pas laquelle des deux familles dût se féliciter plus que l'autre des heureuses circonstances qui avaient rapproché leurs enfants. Honorabilité, fortune, espérances, tout était égal des deux côtés et l'on eût trouvé difficilement double union mieux assortie.

L'industriel, interdit, s'était tenu coi. Aussi bien, le chiffre de la dot des demoiselles Vandenhoute n'avait point laissé de le surprendre agréablement ; tout de suite, il changea de ton et regretta de l'avoir pris d'abord de haut avec un ancien condisciple dont le

bon sens et la fortune ne manquaient pas d'à-propos.

Dès lors, l'entente était conclue et tous les arrangements furent faciles. Pour ne pas être en reste de générosité, M. Poels assura largement l'avenir de ses fils ; Ernest obtenait une promotion dans les cadres de l'usine et devenait sous-directeur avec une part importante dans les bénéfices ; quant à Jules, il recevait une rente qui lui permettrait de résigner ses modestes fonctions et d'entrer comme associé-gérant dans la maison de son beau-pére.

C'était le rêve de sa jeunesse, vivre dans ce magasin merveilleux ! A la joie d'épouser sa chère Rosa, s'ajoutait l'agréable perspective de pouvoir se consacrer désormais à l'étude des plantes en toute liberté. Des champs, des hectares de jacinthes, de bégonias et de tulipes rares se déployaient dans son imagination frémissante et déjà il caressait le projet d'un catalogue, œuvre de haute science et

d'érudition botanique, où seraient classées quatre-vingt-dix mille espèces de fleurs !

Que devenait la bonne tante Angélique dans cette affaire ?

On pense si elle était heureuse du bonheur de ses nièces et comme elle s'agitait déjà à l'idée du trousseau et des toilettes ! Une ombre offusquait cependant sa joie à la pensée qu'il lui faudrait bientôt se séparer de ses chères petites et quitter la jolie boutique où elle venait de vivre de si bonnes années. Dans la candeur de son âme, le petit Poels avait bien songé un instant à la garder auprès de lui ; mais Rosa, qui avait de la clairvoyance et n'entendait pas refréner ses tendresses devant un perpétuel témoin, repoussa cette idée avec obstination ; aussi bien, son père, que des goûts champêtres hantaient depuis longtemps, se proposait d'aller habiter un cottage entouré d'un vaste jardin qu'il venait d'acquérir dans la banlieue.

On n'eut du reste aucune peine à persuader la vieille fille qu'elle ne pouvait abandonner son frère, surtout quand on lui montra les agréments d'une installation à la campagne ; quelle joie de diriger un poulailler où elle réunirait les multiples espèces de gallinacés représentés sur les magnifiques planches en couleur exposées dans le magasin ! Déjà, elle se voyait entourée de poussins et en gloussait de plaisir.

Tout s'arrangeait ainsi à souhait pour que personne ne vînt troubler la lune de miel des jeunes habitants de la graineterie, et ceux-ci n'avaient rien à envier à Ernest et à Florence qui devaient s'établir dans une dépendance de l'usine appropriée spécialement pour les recevoir.

Les avantages de cette habitation enchantaient le grand Poels :

— Comme ça, disait-il avec un clin d'œil, on ne devra pas se lever si tôt le matin...

— Oui, approuvait Florence en se pelotonnant rougissante contre sa poitrine, ça sera plus agréable, surtout en hiver!

***

Le repas des fiançailles eut lieu le jour où Geneviève descendit dans la salle à manger pour la première fois. Comme les Poels et les Vandenhoute ne possédaient que des parents éloignés, il réunit seulement les membres des deux familles et le vieux docteur Carlier, en tout dix personnes.

Mademoiselle Angélique, resplendissante dans sa robe de soie gorge de pigeon, minaudait de sa cordiale loucherie et de toutes ses défenses entre M. Poels et le docteur qui, fort amusés, criaient à tour de rôle et souvent à la fois, l'un dans son oreille gauche, l'autre dans son oreille droite.

Bien que le petit nombre des convives ne parût pas favorable d'abord aux tendres su-

surrements des fiancés, la conversation s'anima bientôt de telle sorte qu'elle isola les jeunes gens dans leur tendresse.

Ils bavardaient à mi-voix, se faisaient mille confidences. Et parfois, ils se contemplaient tout simplement sans mot dire, parce que les yeux sont les langues muettes de l'amour.

D'ailleurs Geneviève veillait sur eux, prête à détourner l'attention affectueuse, sinon indiscrète, qu'on aurait pu leur témoigner. C'est elle qui semblait présider, étendue sur un divan comme dans le banquet antique, souriant à sa mère et au docteur qui se trouvaient à ses côtés.

Sous ses nobles cheveux blancs, M^me^ Poels montrait un visage heureux et comme refleuri d'une pointe de jeunesse. L'élégante simplicité de ses manières, sa voix douce et clairement timbrée captivaient le grainetier en lui rappelant sa chère femme qui, elle aussi et malgré le milieu, avait été une Bruxelloise

de fine qualité, pleine de discrétion et de charme.

M. Vandenhoute lui parlait de Geneviève en termes dépourvus de fausse sensiblerie qui allaient au cœur de la brave femme; il connaissait à peine la jeune fille et déjà un vif intérêt d'esprit et de cœur l'attirait vers elle. Par dessus tout, il s'émerveillait de sa bonté active, agissante et qu'elle eût deviné tout de suite l'âme simple et cordiale de ses filles; et il se réjouissait de penser qu'au contact d'une intelligence si ouverte et si bienveillante, Florence et Rosa perdraient bien vite ce qu'il y avait encore d'un peu « mastoc » en elles et qui les faisait paraître plus ingénues qu'elles n'étaient réellement.

Il s'excusait de leur naïveté auprès de Mme Poels qui protestait avec une affectueuse brusquerie :

— Mais pas du tout! Elles sont parfaites ainsi et je les aime de tout mon cœur!

***

La guérison de Geneviève défraya d'abord abondamment la conversation sans que la jeune fille essayât de se soustraire aux compliments : elle était trop heureuse de se sacrifier aux amoureux.

— Quelle mine vous avez ! s'écriait la bonne demoiselle Vandenhoute, il me semble que vous avez tant profité !

— Mais oui, répondait la jeune fille en échangeant un sourire mystérieux avec son vieil ami, je me sens très bien portante. Un jour, vous verrez que j'abandonnerai mes béquilles !

— Oui, mais seulement avec ma permission ! faisait le docteur d'un air entendu.

Puis, il plaisantait, assurant qu'il la voyait déjà se promener à son bras à travers Bruxelles :

— Ah, petite, tu ne reconnaîtras plus notre

bonne ville! Une armée de démolisseurs l'a saccagée sous prétexte de l'embellir! On va construire un métropolitain! Ah pourquoi faire!

Cependant M. Poels s'animait sous l'influence de la bonne chère. C'était un grand mangeur, qui se carrait à table et discourait avec abondance d'une voix forte et autoritaire.

A la question du docteur, il intervint brusquement, sans souci de M^lle^ Angélique qui lui expliquait justement une précieuse recette de cuisine :

— Pourquoi faire! s'écria-t-il avec véhémence, pourquoi faire toutes ces démolitions et ce métropolitain! Mais pour mettre notre ville au niveau des premières capitales du monde. Bruxelles est petit, Bruxelles est mesquin; il était temps qu'on s'en aperçût et qu'on le modernisât de haut en bas. Le projet de ce métropolitain a déjà fait couler beaucoup d'en-

cre et combien de paroles! Laissez dire! Je vous déclare, moi, qu'il est grandiose!

La fourchette dans son poing gauche et le couteau dans son poing droit, il ponctuait ses raisons en frappant sur la table. Il était lancé, et bien présomptueux qui eût osé l'interrompre.

Le docteur haussait doucement les épaules sous ce flux verbal. Quant à M. Vandenhoute, il regardait curieusement l'orateur en tortillant sa barbiche, sans qu'il fût possible de démêler son sentiment dans cette affaire.

Soudain, il dit posément :

— Mon vieux Poels, à votre point de vue, vous avez grandement raison de défendre un projet qui vous vaudra tant de commandes de poutrelles et de fermes métalliques! Vous parlez comme un bon industriel. Mais pour ma part, je suis carrément de l'avis du docteur : le projet de métropolitain est insensé sous tous les rapports. Primo, il va défigurer à jamais notre jolie ville...

— Allons donc! clama M. Poels, mais vous ne connaissez pas le projet!

— Je le connais fort bien, répliqua le grainetier, à telle enseigne que...

Et sans se laisser émouvoir par les interruptions violentes de son ami, il combattit le projet dont il montra les défauts, les difficultés et surtout l'inutilité, protestant au surplus contre l'enlaidissement systématique de la ville, ce qui était sa marotte.

— Vous penserez autrement dans quelques années!

— Ce qui m'afflige par dessus tout, déclara le docteur, c'est l'horrible amputation que l'on va faire subir au Jardin botanique et à son esplanade. Nous avions là quelque chose de très beau... Chaque fois que je remonte le boulevard, je suis frappé par la réelle splendeur de cette maison de cristal. Cela est bien conçu, décoratif, un peu sévère mais avec de la grâce dans la sévérité. Et puis, quelle proportion!

Il y a toujours de l'élégance dans la proportion. Le soir, sous un ciel plein d'étoiles ou barbouillé de nuages tumultueux, c'est peut être encore plus beau avec les mille feux qui miroitent dans les verrières. Riez! Moi je pense parfois que cela est aussi beau, je veux dire presque aussi beau, que le Parthénon!

— Tu as raison, Parrain! s'écria Geneviève qui écoutait avec intérêt. Les grandes serres du Jardin botanique sont peut-être une des plus belles choses que l'on ait édifiées à Bruxelles au siècle dernier.

— Eh bien, figure-toi, petite, qu'un viaduc immense va bousculer cet admirable panorama. Plus de jardin, plus de serres! Des terrains à bâtir! Quel odieux vandale a prémédité ce crime abominable?

— C'est M. Poels! lança gaîment le grainetier.

— Absurde, absurde! grognait l'industriel, vous ne savez pas de quoi il s'agit!

Il renonçait à discuter avec des rêveurs et se cantonnait à présent dans un silence dédaigneux qu'il croyait plus éloquent que ses paroles.

* * *

Il était temps que le champagne apparût pour clore ces propos esthétiques et permettre de boire à la santé des fiancés. Comme on finissait de trinquer, Geneviève, sur un signe d'intelligence du docteur, prétexta une légère fatigue et demanda à son frère Ernest de la transporter dans le salon.

Tout de suite on s'inquiéta, mais le docteur rassura tout le monde :

— Oui, petite, dit-il, va te reposer un moment. Sois tranquille, je t'apporterai ton dessert!

Le bon géant enleva et transporta la jeune fille avec cette délicatesse dont il avait le

secret et revint aussitôt reprendre sa place auprès de Florence :

— Hé, dit-il, c'est qu'elle devient lourde!

De nouveau, on complimenta le docteur sur la guérison de Geneviève : c'était grâce à sa science, à ses bons soins, à son inaltérable dévouement que la jeune fille avait été sauvée.

Le médecin se défendait avec modestie, attribuant cette guérison inespérée à la mystérieuse puissance de la nature. Il dit qu'il éprouvait surtout un plaisir profond à constater que Geneviève était beaucoup plus vigoureuse qu'avant la terrible fièvre : celle-ci avait opéré en elle une sorte de révolution physique dont les effets bienfaisants étaient inattendus :

— Elle pourra bientôt reprendre ses béquilles, dit-il, et qui sait, elle marchera peut-être un jour librement comme vous et moi!

— Ah, docteur, si vous disiez vrai! s'écriait Mme Poels les yeux brouillés de larmes, ce

serait un si grand bonheur dans notre vie, le plus grand bonheur à présent!

Alors, le brave homme la regarda avec une indéfinissable expression d'anxiété et de confiance :

— Ce serait si cruel, dit-il lentement, de vous donner à tous un faux espoir, et pourtant je ne puis m'empêcher de vous dire : ayez foi dans mes pressentiments... Un jour Geneviève laissera là ses béquilles et sera libérée pour jamais de la petite voiture !...

Il fit une pause, comme oppressé par le sentiment de ce miracle; puis, dans le silence, il continua d'une voix hésitante, entrecoupée :

— Et ce jour n'est pas lointain... Il approche. Qui sait, ce sera peut-être demain... Et si c'était...

Il ne put achever : une émotion extraordinaire étranglait la gorge du vieillard. Tous les convives le considéraient avec surprise. Il y avait dans son exaltation quelque chose d'à

part et de profond qui impressionnait tout le monde.

— Eh bien, Docteur, s'écria le maître de la maison avec une certaine impatience, qu'est-ce qui vous prend ?

Cependant Mme Poels, les deux mains posées sur le bras du praticien, cherchait à rencontrer ses yeux que l'excellent homme détournait obstinément.

— Que voulez-vous dire? fit-elle toute frémissante. Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a?

Soudain, elle poussa un grand cri :

— Mon Dieu !

Elle s'était dressée comme sous la détente d'un ressort tandis que les convives quittaient leurs places en poussant des exclamations.

Mais le docteur, avec une vivacité qu'on n'eût pas attendue chez un homme de son âge, s'était précipité au devant de tous. Et

il étendait les bras pour barrer le passage :

— Arrêtez, s'écria-t-il, laissez venir Geneviève !

*
* *

La jeune fille était là, à la porte du salon et se tenait immobile, souriante, avec un gros bouquet de roses dans les mains. Une stupeur, où il y avait de la transe et de l'extase, écarquillait tous les yeux, tendait à les briser toutes les fibres des cœurs. Geneviève là debout... Non, c'était une hallucination, un mirage !

— Allons, petite ! commanda affectueusement le docteur.

Alors, on vit la jeune fille se détacher du seuil de la porte et s'avancer dans la chambre. D'abord, il sembla qu'elle le fît en hésitant, avec les mouvements saccadés et calculés d'une grande poupée mécanique. Mais ce

n'était peut-être qu'un jeu où se plaisait la fantaisie de sa joie. Bientôt, sa démarche s'équilibra, s'assouplit; au milieu de la pièce, Geneviève s'avançait d'une allure aisée et naturelle. Soudain, elle précipita le pas, comme fait en approchant du but un petit enfant qui apprend à marcher, et se jeta dans les bras que lui tendait sa mère.

— Pour toi, chère maman, dit-elle, ces premières fleurs de ma délivrance!

Mme Poels, dans la détente de son angoisse, pressait l'enfant sur sa poitrine :

— Oh, ma petite! ma petite! criait-elle à travers ses sanglots de bonheur.

Ce fut un moment pathétique. Tout le monde entourait la jeune fille. M. Poels, homme fort qui ne voulait pas s'attendrir, suffoquait malgré lui et finit par fondre en larmes. La vieille demoiselle Vandenhoute ruisselait sur la poitrine de son frère, très remué lui aussi, tandis que le grand et le petit

Poels et leurs fiancées mêlaient leurs pleurs en s'étreignant de toute leur âme.

Sur ces entrefaites, Victorine, prévenue par les serveuses, accourait échevelée du fond de sa cuisine :

— Binamé bon Dieu ! s'écria-t-elle, notre chère demoiselle qui se tient sur ses jambes maintenant ! Quel bonheur !

— Ah, ma bonne Victorine dit la jeune fille en l'embrassant avec tendresse, tu es bien pour quelque chose dans ce prodige ; tu m'as tant gâtée, tu m'as fait de si bons petits plats !

A présent que l'émoi s'apaisait pour ne plus laisser subsister qu'une joie émerveillée, le docteur Carlier recevait l'assaut de la reconsance générale. Il protestait, maîtrisant son cœur pour affecter une sorte d'orgueil de praticien victorieux de la maladie :

— C'est une belle cure, dit-il, d'un ton qui essayait d'être indifférent. Entre nous, Gene-

vième n'a été pour moi qu'un cas pathologique dont j'ai pu observer toutes les phases depuis l'extrême jeunesse du sujet. Voyez-vous, cette petite m'a intéressé dès le biberon... C'est pourquoi, je l'ai fait souffrir. C'est moi qui, jadis, ai guidé le couteau des chirurgiens dans sa chair d'enfant ; c'est moi qui l'ai soumise à des régimes douloureux ; c'est moi qui, tout récemment encore, lui imposais, sous prétexte d'exercices des tortures qui semblaient au dessus de ses forces ! Ah, elle a bien conquis sa délivrance ! Ne me remerciez pas... Je n'ai été que son bourreau !

Il s'était approché de la jeune fille et, avec un accent de tendre imploration :

— Dis, chère petite, tu ne m'en veux pas trop ?

Déjà Geneviève était dans ses bras :

— Veux-tu bien te taire, s'écriait-elle, toi qui es comme mon bon-papa bien aimé !

Il la pressait sur son cœur avec tout ce qui lui restait de forces :

— Tu es la plus grande fête de mes vieux jours !

* * *

Plus tard, dans l'épanouissement de la joie générale, Geneviève expliqua sa métamorphose :

— On a raison, dit-elle, de prétendre que rien ne résiste à l'énergie d'un effort continu; c'est vrai qu'il n'y a d'impossible que ce que l'on ne veut pas faire. J'ai voulu, moi ! J'ai voulu, pour qu'un grand bonheur compensât les douloureux soucis que j'ai involontairement causés. J'ai voulu ! Ma guérison est un exploit de ma volonté !

Elle ajouta en souriant :

— Sans doute, je pourrais vouloir davantage encore... Par exemple, je pourrais vouloir rabattre un peu mes épaules, redresser ma taille, devenir une jeune fille élancée, une perche ! comme on dit. Mais je ne le veux

point. Ce serait trop d'ambition. D'ailleurs, grâce à votre tendresse, j'ai goûté tant de charme à être une pauvre chose souffrante que je veux toujours demeurer la petite fille contrefaite...

Et comme les fiancés l'entouraient, profondément émus :

— Mais j'entends, leur dit-elle avec autorité, que mes neveux et nièces soient beaux à ma place!

— On fera son possible! risqua le petit Poels, non sans rougir un peu.

— Oh, c'est bien simple, fit Rosa avec vivacité; comme dit Geneviève, il suffit que nous le voulions fermement!

— On le voudra, nous autres, s'exclama le grand Poels, on le voudra, n'est-ce pas Florence?

Mais pour toute réponse, la jeune fille se blottit contre la poitrine de son Ernest.

— Je me fie à vous! conclut gaîment Geneviève.

Et avec une feinte solennité :

— Soyez heureux ! Que votre descendance la plus lointaine se souvienne encore de votre félicité et de vos vertus !

Puis s'adressant au bon docteur :

— Parrain, dit-elle, n'oublie pas que tu es inscrit sur mon carnet pour la première valse !

Alors, sur un signe de sa sœur, le petit Poels courut au piano et la jeune fille commença de tourner une lente valse avec son vieil ami.

M^lle^ Angélique défaillait d'attendrissement :

— Jésusse ! gémissait-elle en pétrissant les genoux de l'heureuse M^me^ Poels, tenez, j'en pleure des larmes par terre !

. . . . . .

Le 15 septembre suivant, les fils Poels et les petites Vandenhoute descendaient l'escalier de la salle des mariages au milieu d'un grand concours de badauds.

Appuyée sur le bras de son cher docteur, Geneviève faisait partie du cortège et s'avançait, pleine d'assurance et de force, à la suite des époux.

Derrière l'élégante Mme Poels et le grainetier, Mlle Angélique fermait la marche avec le corpulent industriel. Parée d'une robe empire de brocart vert, la bonne tante saluait familièrement tout le monde, comme une impératrice Sans-gêne.

Certes, le turban dont elle s'était coiffée ce jour-là ne fut pas l'une des moindres sensations du populaire qui n'en avait jamais vu de pareil, orné d'une telle aigrette fulgurante, à faire blanchir de jalousie le chef des Mamelouks !

On remarquait dans la foule le bloc féminin des Putzeys, des Decoster, des Verschueren, et des Bombaerts, amies empressées dont les visages reflétaient des impressions ondoyantes et diverses. Une jolie midinette se trémous-

sait également au milieu du public, entourée de trottins qu'elle régalait de ses mots d'atelier; et c'était la jeune Adèle, spectatrice classique, venue là du reste beaucoup plus par curiosité que pour narguer son ancien ami.

Mais, quel que fût l'implacable ressentiment ou le dépit caché de toutes ces dames et demoiselles, elles étaient bien obligées de convenir, en leur par-dedans, qu'on ne vit jamais à la Maison communale de Molenbeek couples si parfaitement assortis, si rayonnants dans leur rêve d'amour et de jeunesse!

PAUL LACOMBLEZ, Éditeur, Bruxelles.

Arschot (Comte d') Quelques vers . . . . . 3 »
Bloy (Léon). Le Pal, collection des 4 numéros . . . . . 4 »
Box (Jean). Totia, roman colonial 3 50
Courouble (L.). Mes Pandectes, préface par Edmond Picard . . 3 50
— Notre langue . . . . . 1 »
— Profils blancs et Frimousses noires, illustré . . 3 50
— Images d'Outremer, illustré 3 50
— La famille Kaekebroeck 3 50
— Pauline Platbrood 3 50
— Les Noces d'Or 3 30
— Le mariage d'Hermance. 3 50
— Madame Kaekebroeck à Paris 3 50
— La Ligne des Hespérides . . . . . 3 »
— Contes et Récits d'un Bruxellois, illustré . . . 3 50
Cudell (C. A.). Udinji, roman de mœurs congolaises . . . . 3 »
De Coster (Ch.). La légende d'Ulenspiegel, av préface de C. Lemonnier 3 50
— Légendes flamandes, avec préface d'Em Deschanel . 3 50
Demolder (Eug.). James Ensor, étude, grand in-8°, sur papier de Hollande, avec un dessin d'Ensor . . . 3 »
Destrée (Jules). Journal des Destrée . . . . . 1 »
Eekhoud (G.). Les fusillés de Malines 3 50
— La nouvelle Carthage (édition définitive) . . . 4 »
— Nouvelles Kermesses. 3 50
Elskamp (Max). Dominical, poésies . . . . . 2 »
Emerson. Sept Essais, avec préface de Maeterlinck . . . 3 50
Lacomblez (P.). Loth et ses Filles, poème dramatique. . . . 2 »
Leroux (Jacques). Le livre d'heures de mon oncle Barberousse . 2 »
Lichtervelde (Cte G. de). Légendes de l'inconnu géographique. . 2 »
Maeterlinck (M.) Théâtre, 3 volumes à. 3 50
— Les sept princesses, drame. . . . . 2 »
— Serres chaudes. — Quinze chansons. . . . 3 »
— L'Ornement des Noces spirituelles . . . . 5 »
— Les disciples à Saïs et Fragments de Novalis . 4 »
Mallarmé (Stéphane). Villiers de l'Isle-Adam, avec portrait de Villiers, gravé par Desboutin (épuisé) . . . . 5 »
Maubel (Henry). Quelqu'un d'aujourd'hui 3 50
Philippe (Marie). Les Enfants sur la Scène 2 50
Picard (Edmond). Scènes de la vie judiciaire : Paradoxe sur l'Avocat. — La Forge Roussel. — L'Amiral. — La Veillée de l'Huissier. — Mon Oncle le Jurisconsulte . . 4 »
— El Moghreb al Aksa (Une mission belge au Maroc) . 4 »
— Monseigneur le Mont-Blanc . . . . . 2 »
— Vie simple . . . . . 2 »
— Le Sermon sur la montagne et le Socialisme . . 2 »
— Comment on devient Socialiste (rare). . . . 3 »
— L'Aryano-Sémitisme . . . . . 3 »
— Désespérance de Faust, prologue pour le théâtre. ill. 2 »
— Jéricho, Comédie-drame en 3 actes . . . 3 »
— Fatigue de vivre. Comédie-drame en 4 actes . . 2 50
— Psuké, Dialogue pour le théâtre, en 1 acte, illustré . 3 »
Pierron (Sander). Les délices du Brabant 3 50
Poë (Edgar). Poésies complètes, traduites par Gabriel Mourey avec Introduction de Joséphin Peladan . . . . 2 »
Sigogne (Emile). Contes merveilleux . . . . . 3 »
— L'art de parler 3 50
— L'Esthétique de la Parole . . . . . 1 »
Tordeus (Jeanne). Manuel de prononciation . . . . . 2 »
Van Doorslaer (Hector). Sur l'Escaut, préface par Edmond Picard . 3 50
Van Zype. — NOS PEINTRES. I : Baertsoen, Courtens, Laermans, Levêque, Lynen, Ronner, Stobbaerts, Vanaise (épuisé). II : Fabry, Bernier, Frédéric, Gilsoul, Gouweloos, R. Janssens, Mathieu, J. Smits 3 50
III : Ciamberlani, Delaunois, Delvin, Fr. Hens, A.-J. Heymans, Eug. Smits, Ad Verhaeren, Is. Verheyden. Chaque série, grand in-8°, avec 8 phototypies. 3 50
— La Révélation, roman. 3 50
Verhaeren (Em.). Les apparus dans mes chemins, édition originale (très rare) . . . . . 10 »
Villiers de l'Isle-Adam Premières poésies 3 50
— Morgane, drame, in-8° . . . . . 5 »